

Chantal Verdeil, « Travailler à la renaissance de l'Orient chrétien. Les missions latines en Syrie (1830-1945) », *Proche-Orient Chrétien*, 51, 2001, Fasc 3-4, p. 267-316.  
Version d'auteur, janvier 2002 (datée 2001).

Les missions latines en Orient ne datent pas du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles connaissent cependant à cette époque une expansion sans commune mesure avec leurs développements précédents. Esquissé au début des années 1830, le mouvement prend son essor après 1860, avant de se ralentir à la veille de la seconde guerre mondiale. Une multitude de congrégations venues d'Occident investissent alors le Proche-Orient. Elles rayonnent sur l'ensemble ou une grande partie de cet espace en suivant une géographie qui leur est propre. Car la Sacrée Congrégation *de Propaganda Fide* n'a pas ici attribué un territoire ecclésiastique à une congrégation particulière, comme elle l'a fait pour les autres terres de mission. Dans le cadre de cette étude, on se limitera à la Délégation apostolique de Syrie, « limitée au nord par le Taurus, à l'ouest par le désert de Palmyre, au sud par la Palestine et à l'ouest par la Méditerranée »<sup>1</sup>, sans s'interdire quelques incursions dans le Patriarcat latin de Jérusalem voisin. La proximité de la Terre sainte ne laisse pas les missionnaires indifférents. Jérusalem accueille en outre des œuvres promises à un grand rayonnement, comme le Séminaire Sainte-Anne tenu par les pères blancs.

Dans ces régions de vieilles chrétientés, où la conversion des musulmans est jugée quasiment impossible, Rome assigne à ces missions un objectif particulier : affermir les Eglises orientales unies pour favoriser l'union des chrétiens. S'il ne change guère dans sa formulation ce projet subit cependant des inflexions au cours du temps. Durant le pontificat de Pie IX, l'Eglise romaine est ainsi présentée aux Eglises orientales comme le modèle à suivre, au risque de leur faire perdre leur spécificité. Léon XIII en revanche met l'accent sur la nécessité de respecter les Eglises orientales pour les fortifier.

Ce projet reste cependant assez flou pour que chaque congrégation missionnaire puisse le servir en suivant sa propre vocation, et laisse aux religieux une marge de manœuvre assez large pour s'adapter aux demandes de la population locale, de son clergé et des autres acteurs que sont sur la scène levantine les Européens et leurs consuls. Affermir les Eglises locales, c'est pour les missionnaires bâtir une chrétienté nouvelle régie par les principes chrétiens et soumise à l'autorité morale et spirituelle du clergé. Instruire, soigner, assister et encadrer les fidèles, telles sont les principales tâches auxquelles ils se consacrent espérant par là conserver au clergé une place que la sécularisation lui a fait perdre en Europe. La multitude de congrégations travaillant en Syrie et la croissance régulière de leurs effectifs autorisent tous les espoirs : pour les missions latines de Syrie ce long siècle s'apparente à un âge d'or.

## **I. Un âge d'or qui accompagne l'expansion des chrétiens d'Orient**

Les premières fondations missionnaires en Orient sont anciennes et remontent au XIII<sup>e</sup> siècle, quand les ordres mendiants prirent la route de l'Orient. Elles connurent à l'époque moderne une première expansion, avant de refluer à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après 1830, le renouveau religieux de l'Europe et l'expansion du Vieux continent outre-mer leur donnent un nouvel élan. Jusqu'aux années 1930, ce sera l'âge d'or des missions latines au Levant. Il accompagne, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, l'expansion des chrétiens d'Orient.

---

<sup>1</sup> MICHEL P, « Les missions latines en Orient », in *Revue de l'Orient chrétien*, supplément trimestriel, 1896, pp.91-137 ; p. 123.

## *Des missions anciennes*

L'ancienneté de leur présence en Orient confère aux grands ordres missionnaires un prestige dont ils s'enorgueillissent. Elle inscrit leur histoire, singulièrement celle de leur influence sur les chrétiens d'Orient, dans la longue durée.

Ce que les Européens appellent au XIX<sup>e</sup> siècle la Syrie<sup>2</sup>, doit à sa proximité avec la Terre Sainte d'être une ancienne terre de mission. Les Frères mendiants s'y installent au XII<sup>e</sup> siècle. Les Franciscains y possèdent plusieurs maisons depuis 1219. En 1228, la Palestine constitue l'une des deux provinces orientales de l'ordre de Saint Dominique, l'autre étant la Grèce. Elle compte alors dix-huit couvents. La chute du royaume latin de Jérusalem et la conquête des Mamelouks sonnent le glas de ces premières missions ; seuls les franciscains demeurent à Jérusalem pour garder les Lieux Saints.

Les espoirs de croisade, encore vifs jusqu'aux années 1730-1740, puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée du déclin de l'Empire ottoman, motivent de nouveaux départs. La volonté de conserver les Lieux Saints mobilise toujours la chrétienté occidentale. Rome assigne cependant un autre objectif aux missions, l'union des Eglises, qui, à ses yeux, fait partie de la défense du catholicisme en lutte contre le schisme et l'hérésie. Les missions modernes sont pour l'essentiel fondées dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : cette période est celle de l'expansion de la Compagnie de Jésus, des carmes et des capucins en France. Elle voit aussi les ordres missionnaires bénéficier du soutien du pouvoir politique français, qui appuie particulièrement les capucins. Les effectifs restent cependant peu nombreux, une quarantaine de personnes si l'on regroupe jésuites, capucins et carmes, auxquelles il faudrait ajouter entre vingt et trente franciscains arabisants de la Custodie de Terre Sainte<sup>3</sup>. Ce faible nombre n'a pas empêché les missions latines de contribuer à la formation d'un catholicisme oriental marqué par l'organisation de l'Eglise, la spiritualité et la dévotion latines. Progressivement des branches catholiques se détachent des Eglises grecques, syriennes, nestoriennes et arméniennes. Leur clergé comme celui de l'église maronite est invité à se former en Europe, au collège maronite fondé en 1584 ou au *Collegio urbano*, créé en 1627. De nouveaux ordres religieux, dont les règles s'inspirent du modèle occidental sont créés. Les écoles, les confréries de dévotions et les congrégations dessinent les cadres de la sociabilité de ces catholiques, et permettent aux missionnaires de mieux contrôler leurs ouailles. Les nouvelles formes de piété qu'ils introduisent, comme la dévotion au scapulaire ou au rosaire, conduisent à différencier les catholiques des autres chrétiens. Cette distinction se manifeste dans le rapport à la mort, ou dans le mariage. Sous l'action des religieux latins, la « comptabilité de l'au-delà » ou les règles de l'Eglise romaine en matière matrimoniale pénètrent les églises orientales<sup>4</sup>. Mais ces différences s'incarnent aussi dans une nouvelle forme de piété, plus personnelle et plus individuelle, qui laisse moins de place aux pratiques collectives de la religion traditionnelle<sup>5</sup>.

Ce premier apogée des missions latines se produit entre 1660 et 1730. La diminution des effectifs des ordres religieux missionnaires en Europe, la suppression de la Compagnie de

<sup>2</sup> Cette Syrie qui ne correspond à aucune réalité administrative ottomane englobe les Etats actuels du Liban, de Syrie, de Jordanie et d'Israël. La géographie ecclésiastique distingue ces deux derniers territoires qui forment le patriarcat latin de Jérusalem et ne dépendent pas du vicariat apostolique d'Alep.

<sup>3</sup> HEYBERGER Bernard, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, 1994, EFR, 665 pages, p. 285-294

<sup>4</sup> L'Eglise romaine cherche notamment à imposer l'indissolubilité du mariage à des Eglises orientales qui autorisent la répudiation en cas d'adultère, et à fixer un âge légal à la nubilité calqué sur les pratiques occidentales. HEYBERGER Bernard, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, 1994, EFR, 665 pages, p. 540-541.

<sup>5</sup> Pour ce rapide tableau, voir l'ouvrage de B. Heyberger, et particulièrement la seconde et la troisième partie.

Jésus en 1773, puis la période révolutionnaire tarissent leur recrutement. Le dernier « ex-jésuite » s'éteint à Alep en 1805<sup>6</sup>. A cette date, les lazaristes, qui ont repris les maisons jésuites en 1784, ont abandonné toutes leurs résidences, à l'exception d'Alep. Au début des années 1830, plusieurs capucins demandent leur retour en Europe, et en 1834 il ne reste que deux pères dans la délégation apostolique de Syrie<sup>7</sup>.

### *Le renouveau des missions au XIX<sup>e</sup> siècle*

Le renouveau religieux et l'expansion de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle mettent fin à cette période de reflux. Ce sont d'abord les anciens ordres qui reprennent le chemin de l'Orient, rapidement rejoints par des communautés nouvelles, créées ou recrées au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les lazaristes et les jésuites sont les premiers à reprendre leur apostolat en Orient. En 1828, M. Poussou, lazariste, ouvre la maison de Damas, fermée depuis 1805. En 1831 il accueille deux nouveaux confrères tandis que trois jésuites débarquent à Beyrouth. Les débuts sont pourtant timides, et ce n'est qu'avec la fin de l'occupation égyptienne, en 1840<sup>8</sup>, que les missions reprennent leur essor. Ainsi les effectifs des jésuites stagnent jusqu'en 1845, avant de croître : la mission de Syrie compte cinq membres à cette date, mais quarante en 1860<sup>9</sup>. Plus modeste, la mission des PP. capucins connaît cependant une évolution similaire, huit missionnaires en 1844, douze en 1855, treize en 1879<sup>10</sup>. Les années 1840 sont aussi celles de l'arrivée des premières congrégations féminines, les filles de la Charité, qui s'installent à Beyrouth en 1847, puis à Damas en 1854. Les sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, en butte à l'hostilité du consul de France et des lazaristes, repartent à peine arrivées à Beyrouth et s'implantent en Terre Sainte. Elles reviendront en Syrie en 1853, d'abord à Saïda. Autour de 1860, le mouvement prend de l'ampleur : en 1859, le collège des franciscains à Alep est rouvert ; en 1861 la résidence des lazaristes dans cette ville, fermée depuis 1849, reçoit de nouveaux ouvriers. Les Dames de Nazareth, présentes en Palestine depuis 1858, fondent une maison à Beyrouth en 1866. Deux ans plus tard, les frères maristes viennent étoffer le corps professoral des établissements de la Compagnie de Jésus, mais faute de personnel, ils quittent rapidement le Levant. Les fondations se poursuivent cependant : le séminaire Sainte-Anne de Jérusalem, tenu par les Pères Blancs ouvre ses portes en 1882. Les Frères des Ecoles chrétiennes, comme les sœurs du Bon Pasteur d'Angers, qui se sont d'abord installés en Palestine, gagnent la Syrie dans les années 1890. A cette époque, les maristes reprennent leurs activités aux côtés des jésuites et des lazaristes et les sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux s'installent elles aussi en Syrie. Le début du siècle voit l'arrivée de congrégations exclues de l'enseignement en France par les lois anticléricales. Les sœurs de la Charité de Besançon comme celles de Notre-Dame des Douleurs de Tarbes s'installent en 1904 ; tandis

<sup>6</sup> KURI Sami, s.j, *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites*, dar el-Machreq éditeurs, Beyrouth, 1985, 1992 et 1996, 3 volumes. Vol 1, p. 585

<sup>7</sup> ASCPF, Série SC vol 11, f. 346r, Lettre du P ; Filippo da Garesio, capucin au Préfet de la Propagande, Beyrouth, 24 novembre 1833, et , f. 415r, Lettre du F. Angelico da Genova, capucin au Préfet de la Propagande, Beyrouth, 20 juin 1834

<sup>8</sup> En 1831 Mohammad Ali conquiert la Syrie et y introduit par l'entremise de son fils Ibrahim Pacha des réformes inspirées du modèle occidental. Cette première vague de réformes qui préfigurent les *Tanzimat* est favorablement accueillie par les chrétiens et les missionnaires qui y gagnent une plus grande liberté d'action. Elles se traduisent cependant pas un accroissement des impôts qui conduit une partie de la population locale, soutenue voire manipulée par les Puissances occidentales à la révolte en mai 1840. L'appui des puissances anglaises et autrichiennes permet à l'Empire ottoman de reprendre le contrôle de la région en 1840.

<sup>9</sup> ARSI, Catalogue de la Province de Lyon aux années indiquées.

<sup>10</sup> ASCPF, série SC Siri vol 15, f. 486r, Prefettura Apl. Cap<sup>m</sup> di Soria 1844, et SC Siri, vol 18, f. 139r, Relazione della missione de RRPP Cappucini della Siria, Rome, 24 août 1855 ; WERNER O ; s.j, *Atlas des missions catholiques, vingt cartes teintées, avec texte explicatif*, traduit de l'allemand, revu et augmenté par GOFFNIER Valérien, 1886, Fribourg en Brisgau, B. Herder libraire-éditeur

que les maristes fondent leurs propres établissements. En 1911, c'est au tour des Franciscaines missionnaires de Marie de venir grossir les rangs des missionnaires de Syrie.

La Première Guerre mondiale entrave cette expansion qui reprend sous le Mandat. Contraints de quitter l'Empire ottoman, les missionnaires français reviennent en 1919 avec les soldats de la future puissance mandataire. La défaite de l'Empire ottoman et la domination européenne autorisent alors tous les espoirs. Avec l'appui de la France, dont ils ne mesurent pas toujours les ambiguïtés, tout paraît possible, même la renaissance de l'Orient chrétien<sup>11</sup>. Les fondations nouvelles émanent dans leur majorité de congrégations féminines : les carmélites apostoliques de Saint-Joseph ouvrent une maison à Lattaquié en 1921, les sœurs de Saint Joseph de Lyon prennent pied en Syrie en 1922, les Franciscaines de l'Immaculée Conception en 1933, les sœurs de Jésus Réparateur en 1935. Les autorités françaises s'efforcent de mettre ce dynamisme au service de leur politique. Dans les années 1920, l'Etat alaouite confie aux carmélites apostoliques de Saint-Joseph un orphelinat général<sup>12</sup>. En 1930, dans cette même région, les bénédictins olivétains, seule congrégation masculine nouvellement venue en Orient, ouvre un centre agricole toujours à la demande des autorités française.

La multiplicité des congrégations présentes en Syrie et en Palestine tranche avec la période précédente. En outre, la plupart des ordres envoie des effectifs plus importants, et les religieux latins sont donc nettement plus nombreux qu'à l'époque moderne : au moins 288 personnes, pères, frères, sœurs, oeuvrent dans la Délégation apostolique de Syrie à la veille des années 1880, dont 99 sœurs. En 1936, ce chiffre a quadruplé : 1269 missionnaires sont alors reconnus par la Propagande dans le vicariat apostolique d'Alep, dont une écrasante majorité de femmes<sup>13</sup>.

La chronologie des départs d'Europe et des fondations nouvelles laisse croire à une expansion continue durant tout ce siècle. Une approche plus fine conduit toutefois à des conclusions plus nuancées. Les effectifs croissent de façon continue tout au long du XIXe siècle et culminent à la veille de la Première Guerre mondiale, ou quelques années auparavant : la mission jésuite de Syrie compte trois membres à ses débuts en 1831, 40 en 1860, 110 en 1890 et 160 en 1914. Moins étoffés, les effectifs des lazaristes suivent une évolution similaire : d'une dizaine de confrères en 1840, ils passent à 51 membres en 1895 pour atteindre 69 personnes en 1905. Pour ces deux congrégations, la Grande Guerre marque la fin d'une période d'expansion. Dans l'Entre-deux-Guerres, les effectifs jésuites stagnent autour de 155 personnes, tandis que ceux des lazaristes commencent à décliner : de 50 pères et frères en 1924, ils passent à 43 en 1935<sup>14</sup>. L'évolution est légèrement différente chez les Filles de la Charité. Pour elles aussi, le premier conflit mondial introduit une rupture, mais le recrutement reprend durant la période mandataire : 206 en 1914, les Filles de Saint Vincent ne

<sup>11</sup> BOCQUET Jérôme, « Gabriel Bounoure et les congrégations enseignantes », Actes du colloque *Gabriel Bounoure entre Culture et Politique*, 8-9 juin 2001, à paraître.

<sup>12</sup> « lettre de la Très Révérende Mère Marie-Mathilde de la Croix, supérieure générale des carmélites apostoliques de Saint Joseph à Mgr Lagier », *BOEO*, octobre 1928,

<sup>13</sup> WERNER O ; s.j, op. cit. p. 23-24, pour le XIXème siècle ; et LESOURD Paul, *Histoire des missions catholiques*, 1937, Paris, librairie de l'Arc, Paris, 491 pages, p. 194. En 1934, les congrégations religieuses féminines les plus importantes sont les sœurs de la Charité (212), puis les sœurs de Saint Joseph de l'Apparition (142). Viennent ensuite les franciscaines missionnaires de Marie (58) ; les dames de Nazareth (54), les sœurs de la Sainte Famille (51), et les sœurs de la Charité de Besançon (51), puis les franciscaines de l'Immaculée conception (35). Les autres congrégations entretiennent moins de 30 sœurs dans le vicariat apostolique d'Alep. LESOURD Paul (dir), *Le monde missionnaire*, 1934, Paris, Desclée de Brouwers, 204 pages, p. 86-87. Ces statistiques ne recensent que les congrégations placées sous l'autorité de la Propagande, et non pas l'ensemble des missionnaires, qui sont en fait plus nombreux. Elles indiquent cependant un ordre de grandeur.

<sup>14</sup> Voir AL, Beyrouth, *Catalogues de la congrégation de la mission*, et ALSI, *Catalogus provinciae Lugdunensis* aux dates indiquées.

sont plus que 164 en 1920, mais accueillent suffisamment de nouvelles vocations pour atteindre 209 sœurs en 1939<sup>15</sup>.

L'augmentation du personnel des différentes missions s'accompagne d'une uniformisation de l'origine des religieux. Alors qu'à l'époque moderne comme au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils partent d'Espagne, de France, d'Italie, et, dans une moindre mesure d'autres pays européens (Allemagne), à la fin du siècle, ils sont presque tous originaires de France. Ainsi en 1914, les françaises représentent 90% des sœurs européennes parmi les Filles de la Charité<sup>16</sup>.

Etroitement liées à la France, les missions dépendent, pour le renouvellement de leur personnel, du dynamisme des Eglises d'Europe. La courbe de leurs effectifs retrace avec un léger décalage dans le temps celles des ordres qui les pourvoient. Ainsi le nombre des jésuites de France, après une augmentation continue, oscille autour de 3000 membres pendant le premier XX<sup>e</sup> siècle, tandis que les effectifs de la mission oscille de 150 à 160 membres.

### *Un renouveau porté par l'essor des congrégations en France*

L'élan missionnaire n'est qu'un aspect d'une expansion européenne aux multiples facettes. L'attrait des contrées étrangères et exotiques, l'amélioration des moyens de transport, l'influence politique croissante qu'exercent les puissances européennes l'ont incontestablement favorisé. La Délégation apostolique de Syrie jouit aussi d'une part du prestige de la Terre Sainte qui rejaillit sur cette terre limitrophe que le Christ a foulée de ses pieds.

Mais l'envolée des missions est d'abord dû au renouveau religieux français du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1830 et 1878, les effectifs du clergé français triplent ; en 1878, il compte 215 000 personnes dont les trois quarts appartiennent à des congrégations<sup>17</sup>. L'essor du mouvement congréganiste se nourrit de la restauration des ordres anciens, et de la création de nouveaux instituts, notamment de congrégations féminines. 400 congrégations féminines à supérieure générale sont créées entre 1820 et 1880. Parmi elles, la congrégation des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, fondée en 1832, à Gaillac (Tarn) par Emilie de Vialar. Cet ordre est destiné dès son origine à l'apostolat missionnaire. Après l'échec d'une tentative d'implantation en Algérie, il se tourne vers le bassin oriental de la Méditerranée où 29 maisons sont ouvertes entre 1844 et 1880. D'autres congrégations nouvellement créées répondent à l'appel missionnaire et gagnent le Levant. C'est le cas des Dames de Nazareth, fondée en 1820-22 par le P. Roger sj, Elizabeth Rollat et la duchesse de la Rochefoucauld-Doudeauville, qui ouvre sa première maison en Terre Sainte en 1853, mais aussi des Sœurs du Bon Pasteur d'Angers, fondée en 1829 par Marie-Euphrasie Pelletier, ou encore des Sœurs de la Charité de Besançon, qu'a créées Jeanne-Antide Thouret, en 1799. Parmi les congrégations anciennes qui connaissent au XIX<sup>e</sup> siècle un nouvel essor, il faut citer celle des Filles de la Charité, créée par Saint Vincent de Paul et Louise de Marillac en 1634<sup>18</sup>.

Le dynamisme des congrégations féminines éclipe un peu celui des instituts masculins. Moins spectaculaire peut-être, ce dernier est cependant bien réel. Là encore la restauration d'ordres anciens, comme les frères des Ecoles chrétiennes en 1808, les jésuites en 1814 ou les lazaristes en 1816 s'accompagne de nouvelles fondations. Les Petits Frères de

<sup>15</sup> AFC, chiffres communiqués par Sœur Bruno.

<sup>16</sup> AFC, *Etat annuel des maisons des Filles de la Charité*, 1914

<sup>17</sup> CHOLVY Gérard, HILAIRE, Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*, 2000, Toulouse, Privat, 287 pages, p. 255.

<sup>18</sup> Sur ce sujet, voir, LANGLOIS Claude, *Le catholicisme au féminin, Les congrégations française à supérieure générale au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1984, Paris, Cerf, 776 pages

Marie, ont été fondé par Marcellin Champagnat en 1817. Les pères blancs, qui reçoivent la charge du Séminaire Saint-Anne de Jérusalem, sont de création encore plus récente. Cette association religieuse, créée par le Cardinal Lavignerie a en effet vu le jour en 1868.

L'enseignement est une des formes d'apostolat privilégiée de la plupart de ces congrégations. Elle répond aux principes édictés par la réforme catholique, qui exige de chaque fidèle de connaître les principaux dogmes de sa religion. En France, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, toute une génération, privée d'instruction religieuse par la période révolutionnaire, doit être reprise en main par l'Eglise. C'est dans ce contexte, que Marcellin Champagnat fonde les Petits frères de Marie en 1816. Pour lui, « un frère ne doit tant rien désirer que d'être un bon catéchiste, car c'est là sa fonction principale et le but de sa vocation »<sup>19</sup>. Cette instruction morale et religieuse fait lors partie des programmes scolaires et les établissements fonctionnent le plus souvent sous l'étroite surveillance du curé. La mise en place de l'école laïque dans les années 1880 confère une autre dimension à l'école « avec Dieu ». Elle forme désormais un bastion défensif, à la fois lieu de ralliement des fidèles et moyen de défendre une Eglise attaquée de toute part. Cette conception de l'instruction imprègne les missionnaires, puisque la plupart des congrégations sont soit spécialisées dans l'enseignement, comme les Frères des Ecoles chrétiennes ou les Maristes soit, à l'image des jésuites ou des lazaristes, dépositaires d'une longue tradition dans ce domaine. C'est aussi, avec en second lieu le soin des malades, la principale occupation des congrégations féminines fondées au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. Quelques congrégations suivent cependant une autre vocation comme les pères blancs, d'abord destinés à l'évangélisation de l'Afrique, ou les Sœurs du Bon Pasteur d'Angers qui tiennent des maisons pour les femmes repenties. Mais la sécularisation de l'enseignement en France, plus rapide que dans d'autres secteurs, chasse d'abord les congrégations enseignantes qui trouvent dans les missions un exutoire pour leur personnel.

### ***La localisation des résidences : des missions pour les chrétiens***

La croissance des effectifs, l'augmentation des moyens financiers permettent aux différentes congrégations de multiplier les résidences. Par rapport à la période précédente, la carte des missions ne tient pas en quelques points isolés (Alep, Damas, Tripoli, Saïda, Antoura), mais dessine un réseau missionnaire, dominé par Beyrouth. Les missions rurales, que les ordres anciens reprennent à partir de résidences fondées à l'époque moderne (Harissa pour les franciscains, Ghazir pour les capucins) bénéficient d'un personnel plus nombreux. La plupart des ordres sont présents dans de petits bourgs situés dans leur grande majorité dans la Montagne libanaise.

*L'atlas des missions catholiques* de O. Werner, publié en 1886, permet de dresser une carte de ces missions au début des années 1880. Comme à l'époque moderne, la plupart des maisons sont situées en ville, mais Alep a perdu sa place de première ville missionnaire. C'est alors Beyrouth qui accueille le plus de missionnaires : lazaristes, jésuites, franciscains, capucins, sœurs de la Charité, sœurs de saint Joseph, Dames de Nazareth : tous les ordres, à l'exception des carmes, y ont une résidence, qui est souvent la maison « centrale », celle où réside le ou la supérieur(e) de la mission. Viennent ensuite les grandes villes de la Syrie intérieure, Alep où sont implantés capucins, franciscains, lazaristes et jésuites, et Damas, où ces trois derniers ordres possèdent une résidence. Ils sont secondés pour l'apostolat auprès des filles et des femmes, par les Filles de la Charité à Damas, et les sœurs de Saint Joseph de

<sup>19</sup> CHOLVY, HILAIRE, Privat, op. cit. p. 49

<sup>20</sup> En 1860, deux religieuses sur trois sont enseignantes. Voir LANGLOIS Claude, op. cit. p. 510

l'Apparition à Alep. Les échelles du Levant abritent aussi dans leur murs plusieurs congrégations. A Tripoli œuvrent les lazaristes, les carmes, les franciscains et les filles de la charité ; à Saïda, ce sont les jésuites, les franciscains et les sœurs de saint Joseph. Les autres localités ne sont desservies que par un ordre pour chaque sexe : les franciscains sont à Tyr et à Lataquié ; les jésuites à Homs et à Zahlé, les capucins à Mersine et Antioche, les carmes à Alexandrette.

Ce tableau serait cependant incomplet si l'on n'y ajoutait pas le Mont Liban où les différents ordres possèdent en 1880 plusieurs résidences : avec du nord au sud, les carmes à Bcharré et Qobeyat, les lazaristes (Antoura), les franciscains (Harissa), puis les jésuites (Ghazir, Bikfaya), les capucins (Ghazir, Salima, et Abey), et enfin les sœurs de Saint Joseph à Deir el Qamar. La montagne libanaise est aussi quadrillée par les réseaux d'école missionnaires, que chaque ordre contrôle par des visites régulières, à défaut d'y entretenir un ou plusieurs de ses membres. Le patriarcat latin de Jérusalem accueille encore davantage de congrégations, attirées par les Lieux Saints : les franciscains, les carmes, mais aussi, installés plus récemment, les dominicains, les pères blancs, les frères des écoles chrétiennes, les frères de la sainte famille, les sœurs du Rosaire, les clarisses de Paray le Monial, les carmélites, les sœurs de Saint Joseph, les Dames de Nazareth, et les Sœurs de Notre Dame de Sion<sup>21</sup>.

Les fondations postérieures n'ont pas bouleversé cette géographie missionnaire : certes les capucins ont abandonné plusieurs résidences au Mont Liban (Abey, Ghazir, Salima), mais les frères maristes s'y sont implantés (Hadeth, Baskinta, Achkout, Michmich, Batroun, Jounié, Amchit), tandis que les sœurs du Bon Pasteur d'Angers ont investi Salima et Hammana, et celles de la charité de Besançon Baskinta, Baabdate, et le Krey. En ville, les fondations nouvelles sont peu nombreuses, elles se situent surtout au nord de la délégation de Syrie : les carmes s'établissent à Tarsous, les congrégations féminines s'installent à Alexandrette, Antioche (Sœurs de Saint Joseph), Bcharré ou Qobeyat (Tiers Ordre de Notre Dame du Mont Carmel) ou encore à Lattaquié, comme auxiliaire des ordres masculins.

La Montagne libanaise et les villes tel est l'espace visé par les missionnaires latins, autrement dit les régions où vivent les chrétiens. En 1881, les chrétiens représentent 40% de la population des *wilaya-s* de Beyrouth et du *sandjak* du Mont Liban<sup>22</sup> et constituent de fortes minorités des autres villes de la région. La multiplication des ordres religieux présents en Orient et l'accroissement de leurs effectifs n'ont pas entraîné leur dispersion au-delà des régions peuplées de chrétiens voire de catholiques. Plus nombreux, les missionnaires ont le sentiment de « cultiver » un « champ » moins étendu.

L'étroitesse du terrain accentue les rivalités entre congrégation. Pour fonder une résidence ou une simple station, chaque ordre doit composer avec les autres congrégations mais aussi avec les représentants de la France ou le clergé local jaloux de son autonomie. Dans ce contexte, chacun recourt à des appuis, religieux ou laïques, et la fondation d'une résidence ou d'une œuvre résulte du rapport de force qui oppose suivant les cas, Rome et la France, Rome et le clergé local... et dépasse les missionnaires. La France intervient fréquemment dans l'installation des religieux latins, soit pour les encourager, comme les lazaristes ou les Filles de la Charité au début du XIX<sup>e</sup>, soit pour contrecarrer leurs projets. Ainsi en 1847 quand le Consul de France contraint les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition à renoncer à s'installer à Beyrouth, parce qu'elles sont venues à la demande du Délégué apostolique et qu'elles risqueraient de concurrencer les Filles de la Charité, appelées, elles, par le consul. Les notables locaux peuvent aussi user de leur influence. Les jésuites ont ainsi reçu leurs premiers terrains des émirs de la montagne libanaise, les Chihâb-s et les Abïllama'-

<sup>21</sup> WERNER O ; s.j, op. cit. p. 23-24. Le recensement des ordres ici présenté date de 1885.

<sup>22</sup> Courbage Youssef et Fargues Philippe, Chrétiens et juifs dans l'Islam arabe et turc, 1997 (première édition 1992), Paris, Payot et Rivages, 345 pages, p. 151

s. Après 1860, c'est à la demande du *Mutassarif* Daoud Pacha et du consul de France qu'ils s'installent à Deir el Qamar. Quelques années plus tard, c'est le représentant de la France qui les encourage à s'installer à Alep puis à Damas. Le Mandat renforce encore le poids du gouvernement français, qui, comme on l'a vu, utilise les compétences des missionnaires pour servir sa politique. Autre appui possible, le Délégué apostolique : c'est lui qui prie Mère Emilie de Vialar d'envoyer ses sœurs à Saïda en 1853<sup>23</sup>. Dans les luttes parfois féroces que se livrent les missionnaires, telle personne dont on attendrait un appui peut se révéler un opposant farouche. Les sœurs de la Charité de Besançon en feront la cruelle expérience, et renoncent, devant l'opposition du Délégué à s'installer à Dammour. Le clergé oriental participe à ses jeux de pouvoir. En 1831, c'est à la demande de Mgr Mazlum que les jésuites partent en Syrie pour prendre la direction du séminaire grec melkite d'Ain Traz. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les sœurs de la Charité de Besançon répondent aux sollicitations d'un moine antonin qui veut leur confier la direction d'un orphelinat. Elles ouvrent une école à Baskinta en 1904, une autre à Baabdat, à chaque fois avec l'appui des populations locales qui leur permet de s'imposer aux autres missionnaires latins et au Délégué apostolique<sup>24</sup>. Ces chrétiens qui réservent le plus souvent un accueil favorable aux missionnaires et à leurs écoles sont alors en pleine expansion.

### ***Une expansion qui accompagne celle des chrétiens d'Orient***

Après les troubles du début du XIX<sup>e</sup> siècle qui culminent avec la guerre civile et les massacres de 1860<sup>25</sup>, la région entre dans une période de paix, propice au développement des œuvres missionnaires. Les investissements fonciers qu'ils réalisent, la stabilité de leurs établissements enracinent leur action dans la durée<sup>26</sup>. Le déclin de l'Empire ottoman et son corollaire, l'accroissement de la protection consulaire, les soustraient aux autorités locales. Les missionnaires jouissent ainsi d'une plus grande liberté. Leur apostolat, n'est plus, comme aux temps modernes, confiné à l'intérieur des maisons, il gagne l'espace public. A Beyrouth, depuis les années 1850, la cloche de l'église des jésuites appelle les fidèles à l'office ; au printemps, lors de la Fête-Dieu, la procession investit les rues avoisinant la résidence. Après la Grande Guerre, la protection n'a plus lieu d'être et les missionnaires font bon accueil à la domination française. Mais cette tutelle peut se révéler pesante à des religieux soucieux de

<sup>23</sup> *Emilie de Vialar, fondatrice de la congrégation des Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, souvenirs et documents*, 1901, Marseille, Imprimerie de l'oratoire Saint Léon, 607 pages. p. 282

<sup>24</sup> A Baskinta, les sœurs construisent une maison sur un terrain qui leur est offert par le P. Abi Nader, tandis qu'à Baabdat, la famille Lahoud favorise la création de l'école.

Voir TISSOT Florent, *Présence missionnaire française et stratégies communautaires des chrétiens catholiques d'Orient à travers l'étude de l'apostolat des sœurs de la charité de Besançon au Liban et en Syrie de 1904 aux années cinquante*, mémoire de DEA préparé sous la direction de Sossie ANDEZIAN, André MARY et Isabelle MERLE, EHESS, Centre de la Vieille Charité, Marseille, septembre 1997, 77 pages.

<sup>25</sup> Durant l'été 1860 éclate au Mont Liban une guerre opposant maronites et druzes. Ce conflit lié aux transformations économiques et sociales que connaît la région depuis le début du siècle tourne rapidement à l'avantage des druzes, favorisés par la passivité des autorités ottomanes. Des massacres sont perpétrés à Deir el Qamar et Zahlé, deux cités dont la postérité témoigne de l'enrichissement des chrétiens, à Hasbaya et à Rachaya. Le point d'orgue est atteint à Damas où durant trois jours le riche quartier chrétien est livré au pillage et sa population passée par le fil de l'épée.

<sup>26</sup> L'exemple de la Compagnie de Jésus est à cet égard éclairant : les indemnités qu'elle perçoit après les événements de 1860, lui donne les moyens d'acquérir des terrains et de bâtir à Saïda et à Deir el Qamar, et de mettre fin à la précarité de ces deux stations. En 1863, elle reçoit, toujours au titre des indemnités le terrain de Tanayel dans la Békka, qu'elle met progressivement en valeur. De secrets, ces investissements fonciers deviennent publics. Au début des années 1870, la mission jésuite acquiert le terrain où s'élèvera bientôt l'université Saint Joseph. L'achat se fait dans la clandestinité. Une telle prudence n'est plus de mise lorsque 40 ans plus tard, elle bâtit les pavillons de la faculté de médecine.



leur indépendance. Dans les années 1930, le soutien que la France accorde aux institutions congréganistes diminue. Le Haut-Commissariat, leur préfère les établissements laïques, au grand désarroi des religieux latins<sup>27</sup>.

Les chrétiens de l'Empire qui bénéficient des libertés que leur ont accordé les *Tanzimat* tirent désormais pleinement parti de leurs liens avec l'Europe, notamment en matière commerciale. Leur dynamisme n'est pas seulement économique mais aussi démographique. La population de la Montagne libanaise atteindrait, et nourrit après 1860 un fort courant migratoire vers Beyrouth dont la population double entre cette date et la fin du siècle. Cette croissance démographique entraîne les populations vers des horizons plus lointains que la côte libanaise, mais elle alimente aussi les congrégations latines et compense progressivement le tarissement de la source française. Très rapidement, les missions latines se sont enrichies de recrues locales. En 1853, les Filles de la Charité reçoivent en leur sein la première religieuse indigène de l'ordre. En 1914, 41% des sœurs sont d'origine orientale. A la veille de Seconde Guerre Mondiale, la proportion d'orientales par rapport aux « Européennes » s'est inversée. Dans les ordres masculins, ces religieux indigènes sont d'abord cantonnés à des tâches subalternes, d'autant que leur ordination pose le délicat problème du passage au rite latin. Mais en 1868, l'ordination de Stanislas (Amous) Cheikho dans la Compagnie de Jésus marque un début de changement dans la politique des missionnaires occidentaux dans cette région. Ce n'est cependant que dans l'Entre-deux-Guerre que le passage au rite latin n'est plus requis, signe de la lenteur des changements. En 1950 le Général sanctionne cette évolution et évoque la branche orientale de la Compagnie<sup>28</sup>. Cette diversification ne réduit pas complètement la part des Européens qui restent prépondérants. Il en est de même chez les lazaristes où les Orientaux représentent autour du quart des affectifs des pères après la Première Guerre mondiale. Pour toutes les congrégations, ce recrutement local pallie au déclin des maisons-mères en Europe.

Portées par l'expansion de l'Europe et le renouveau religieux de la France, les missions latines en Orient connaissent, de 1860 à la veille de la Seconde Guerre mondiale, leur âge d'or. Jusqu'en 1860, elles gardent beaucoup de traits des missions d'Ancien Régime. Encore peu nombreux, originaires de différents pays européens, les missionnaires mènent une vie sobre et frugale, le plus souvent dans leurs anciennes résidences. Paradoxalement les événements de 1860 vont impulser à ces premières installations un nouvel élan. Bénéficiant de la manne financière venue d'Europe, rassurés par le nouveau statut du Mont Liban désormais garanti par les cinq puissances européennes, les religieux latins donnent à leurs implantations une assise plus solide et accueillent de nouveaux renforts. D'autres ordres d'abord attirés par la Terre Sainte prennent pied en Syrie. S'ouvre alors une période d'expansion qui s'achève avec la Grande Guerre : les effectifs s'accroissent, les œuvres se multiplient et se diversifient. L'école y occupe une place prépondérante. Beyrouth prend la tête du réseau missionnaire en train de se constituer, tandis que le Mont Liban est quadrillé par un maillage plus serré de résidences et d'écoles. Les religieux latins reçoivent le soutien de la France, de plus en plus marqué au fur et à mesure que décline l'Empire ottoman. Son autorité se renforce encore sous le Mandat, alors que les arrivées de missionnaires européens diminuent. D'abord bien accueillie par les religieux latins qui y voient le prélude à une reconquête chrétienne de la Syrie, la domination française se révèle pourtant pesante. La politique du Haut-Commissariat entre en conflit avec les objectifs que Rome assigne aux missions du Levant. Aux yeux des autorités ecclésiastiques leur action s'inscrit avant toute

<sup>27</sup> BOCQUET Jérôme, op. cit.

<sup>28</sup> Lettre du T.R.P. J.B. JANSSENS sur la branche orientale de la Compagnie de Jésus, 25 décembre 1950.

chose dans un projet ecclésial : affermir les églises orientales catholiques pour favoriser l'union des chrétiens, et éventuellement préparer la conversion des musulmans.

## II. Un projet ecclésial : affermir les Eglises orientales, favoriser l'union des chrétiens, préparer l'éventuelle conversion des musulmans

La localisation des missionnaires indique clairement quel public vise leur apostolat : les chrétiens et plus précisément les catholiques. L'union des « schismatiques », c'est-à-dire, dans la bouche des missionnaires latins, leur retour à l'Eglise mère qu'est l'Eglise catholique romaine, suppose d'abord d'affermir les Eglises catholiques orientales pour empêcher le passage au protestantisme ou à l'orthodoxie. La conversion des musulmans se situe, elle, dans un horizon encore plus lointain. Cette attention portée aux catholiques peut paraître paradoxale : la conversion n'est elle pas au cœur de la vocation missionnaire telle qu'elle a été formulée par le Christ lui-même, « Allez donc et de toutes les nations, faites des disciples [...] »<sup>29</sup> ? Mais pour les missionnaires latins, la décadence et les menaces qui pèsent sur les Eglises catholiques d'Orient les fragilisent. Risquant de perdre leurs ouailles au profit du protestantisme ou de l'indifférence religieuse, elles ne peuvent prétendre attirer les chrétiens orthodoxes. Seul le travail des religieux occidentaux peut les relever et leur permettre de servir le projet romain d'union de l'Eglise.

### *Les Eglises catholiques orientales dans le regard missionnaire : des Eglises menacées*

Les missionnaires travaillent d'abord à « la régénération morale »<sup>30</sup> de ces Eglises que le joug turc a « abâtardies », et s'emploient à les affermir afin qu'elles puissent lutter efficacement contre les menaces qui les guettent. La situation de ces catholiques, « jetés au milieu de tant d'erreurs » constitue un premier danger, et non des moindres, car

« nonobstant même beaucoup de vigilance, on a plus d'une fois à déplorer la perte de quelque ouaille sortie du bercail du bon pasteur pour aller tomber dans l'abîme du schisme, de l'hérésie ou de l'infidélité »<sup>31</sup>.

A Tripoli, les Filles de la Charité luttent pour maintenir les filles placées au service des bonnes familles musulmanes dans le giron de l'Eglise catholique. Elles ont dans ce but ouvert une école de

« petites montagnardes. [...] Les enfants y apprécient en général le bienfait de la religion chrétienne ; elles s'y tiennent et ne se laissent pas aller à l'apostasie [...] »<sup>32</sup>.

Affermir les populations dans leur foi, c'est en effet, aux yeux des missionnaires, leur donner une instruction chrétienne solide.

L'ignorance des populations catholiques est la source de tous les maux car elle les rend perméables au schisme ou à l'erreur. Pourtant il est bien difficile d'en prendre la mesure. La récurrence de ce thème en fait un *topos* de la littérature missionnaire sans forcément grand rapport avec la réalité qu'il est censé décrire : il traduit tout autant l'incompréhension et le mépris des missionnaires latins à l'égard des églises orientales. A leur arrivée au Levant, jésuites et lazaristes s'indignent de l'ignorance des personnes dont ils ont la charge. Les

<sup>29</sup> Evangile de Matthieu, 28, 19.

<sup>30</sup> Le terme revient sous la plume des missionnaires jésuites du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> ARSI, Lettre du P. Badour au P. Maillard, Beyrouth, 14 décembre 1850, coll. Prat, vol. 9p. 375-382

<sup>32</sup> « lettre de sœur Ramel, fille de la charité, Tripoli de Syrie, 1878 », *BOEO*, janvier 1879, p. 48

enfants « savent à peine s'ils sont chrétiens »<sup>33</sup>, déplore le P. Poussou en mission à Zghorta. Chez les adultes,

« Le premier besoin [...] est celui de l'instruction ; l'ignorance y est extrême ; elle est surtout remarquable dans le clergé qui devrait servir de lumières aux autres. La science d'un prêtre se réduit, presque généralement, à savoir lire et écrire quelques points de catéchisme. Pour le peuple, c'est tout au plus s'il saura le strict nécessaire au Salut »<sup>34</sup>.

Dans les séminaires maronites, rapporte quelques années plus tard le P. Abougit, la formation ne dure que cinq ans, ce qui ne saurait suffire à « des jeunes gens pris au hasard, nullement préparés par leur antécédent à des études sérieuses » pour

« apprendre le syriaque, l'arabe littéral, la logique et la théologie morale, se rendre familier tous les livres et les chants liturgiques, prendre une idée de la composition et de l'action oratoire telles que les entendent les auteurs arabes ». Par conséquent, l'étude « la plus essentielle, celle de la morale, est parfois renvoyée aux dix derniers mois du cours et n'obtient jamais plus d'une année scolaire »<sup>35</sup>.

Elle est en outre dispensée par un personnel insuffisant en nombre et parfois incompetent. Peu ou mal formés, les curés sont en outre désignés par la population du village.

« Mais comment se fait la présentation ? D'ordinaire de la pire façon les qualités morales du candidat sont la chose dont on s'occupe le moins. Ce qui importe souverainement, c'est qu'il soit de la famille ou des amis du parti qui le met en avant. Je dis parti et pour cause, car il est bien rare que l'élection d'un prêtre ne soit pas une affaire entre famille et famille, entre maison et maison »<sup>36</sup>

Leur désignation résulte donc d'après rivalités entre familles, ou de la perpétuation de véritable dynastie. Les prêtres ont le plus souvent charge de famille, car

« c'est un préjugé fortement enraciné dans le pays qu'un prêtre séculier ne peut décentement entendre les confessions des personnes mariées s'il n'est marié lui-même ». Le curé doit songer à nourrir sa famille, et « un point auquel on attache une importance majeure dans l'élection de bien des curés, c'est l'utilité matérielle que le nouvel élu pourra retirer du sacerdoce »<sup>37</sup>.

Tel est le tableau peint par le P. Abougit au milieu des années 1850. Il n'est sans doute pas très éloigné de la réalité, mais « l'ignorance » du clergé y désigne bien autre chose que son simple manque d'instruction, et renvoie aussi à l'impossibilité dans laquelle il se trouve, aux yeux des missionnaires latins, d'exercer correctement son ministère. Elle traduit aussi l'incompréhension des religieux latins quant au fonctionnement de la société locale.

Avec les années, le thème de l'ignorance des populations locales décline cependant dans la littérature missionnaire. Au début du siècle, il n'est guère appliqué qu'aux « populations de la Montagne, [...] abandonnées dans une grande ignorance religieuse »<sup>38</sup>, ou aux prêtres « ordinaires » qui les desservent, que, dans leur mépris des ruraux, les missionnaires opposent volontiers au clergé indigène « instruit »<sup>39</sup>. En 1931, dans un article

<sup>33</sup> AL, *Annales* II, 1836, p. 189, lettre de M. Poussou.

<sup>34</sup> ARSI, Syr 1001, V, 4, lettre du P. Planchet au P. Roothan, Aïn Traz, avril 1832

<sup>35</sup> KURI Sami, *Une histoire du Liban à travers les archives des jésuites*, vol. 2, 1991, Beyrouth, dar-el-Machreq, 431 pages, p. 337.

<sup>36</sup> Ibid. p. 339-340

<sup>37</sup> Ibid. p. 340

<sup>38</sup> AL, *Annales* LXXII, 1907, lettre de M. Delpy, p. 204 et ss, cité par CORCKET Pierre, *Les lazaristes et les filles de la charité au Proche-Orient, 1873-1983*, 1983, Beyrouth, 472 pages, p. 276

<sup>39</sup> Un rapport de la Compagnie de Jésus sur le clergé maronite oppose ainsi, en 1907, les « prêtres ordinaires », qui sont « profondément ignorants et sont incapables, pour la presque totalité, de faire une instruction orthodoxe ou d'expliquer le catéchisme [...] ; et se bornent à dire leur messe, à y lire au peuple l'évangile en langue arabe, à administrer les sacrements et à assister aux enterrements » et les prêtres « instruits », formés à Rome, à Saint Sulpice à Paris ou au séminaire de la Compagnie à Beyrouth.

KHAIRALLAH Mounir P, *La formation du clergé séculier dans l'Eglise maronite contemporaine (1934-1974)*, préface de H.M. Legrand, 1993, Liban, Publication de l'Union apostolique du clergé, 455 pages. p. 209-211.

intitulé « La conquête missionnaire par l'influence intellectuelle », le P. Jalabert ne fait pas état de cette ignorance. Le réseau des écoles mis en place par les missionnaires, puis par le clergé oriental lui-même, l'ont sans doute efficacement combattue. Les clercs orientaux se défendent avec plus de virulence semble-t-il, contre ces allégations en définitive très méprisantes à leur égard. A propos d'Alep, une lettre du patriarche syrien d'Antioche et des archevêques des Eglises unies de la ville dénoncent les propos des missionnaires qui insinuent

« ou bien que la ville d'Alep est, au point de vue moral, une de ces terres incultes et abandonnées que la main des ouvriers évangéliques n'a jamais travaillée ; ou bien que le clergé de cette ville traînant sa vie dans une coupable indolence, laisse le peuple confié à ses soins s'avilir dans une ignorance honteuse »<sup>40</sup>.

La disparition de ce thème est peut-être aussi le fruit de l'attitude nouvelle de Rome à l'égard des Eglises d'Orient, promue par Léon XIII. Ainsi en 1908, un rapport sur l'apostolat des carmes en Syrie met l'accent sur la nécessité de « stimuler », d'« aider », de « soutenir » les Orientaux, et non plus de tout leur apprendre de leur religion<sup>41</sup>.

Si l'ignorance recule, « deux ennemis funestes » guettent les églises orientales : « la propagande du protestantisme et la propagande de l'impiété »<sup>42</sup>. L'antiprotestantisme des missionnaires latins ne faiblit pas durant la période. Et ils n'ont pas de mots assez forts pour dénoncer ces « apôtres du mensonge »<sup>43</sup> qui inoculent en Orient leur « venin anticatholique »<sup>44</sup>. La « lutte » contre les protestants justifie bien des fondations : l'installation des jésuites à Saïda par exemple, dont la tâche principale auprès des chrétiens de la ville est « de combattre, de détruire, les faux principes que [les protestants] ont semé dans les cœurs, [et] d'annuler tous leurs perfides efforts. »<sup>45</sup>, ou encore la création de la Faculté de médecine de l'université Saint-Joseph. L'arrivée des missionnaires protestants a précédé de quelques années la reprise des missions catholiques. C'est en 1819 que l'Americian Board of Commissioners for Foreign Missions (A.B.) envoie ses premiers missionnaires en Syrie ottomane. Ils s'installent d'abord en Palestine, puis au Mont Liban, avant de transporter le centre de la mission à Beyrouth en 1825. Après 1830, ils ouvrent de nombreuses écoles dans la région, à Hasbaya, Beyrouth, Deir el Qamar, Saïda, Abey. En 1866, ils créent à Beyrouth le Syrian Protestant College, ancêtre de l'université Américaine. La concurrence est particulièrement vive avec les jésuites qui se font les champions de la lutte contre ces « hérétiques ». L'hostilité des missionnaires latins s'explique par le souci d'empêcher le passage des catholiques unis, chèrement gagnés à la sainte Eglise, à l'hérésie. Il se nourrit aussi de l'antiprotestantisme qui sévit en France à l'époque. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, cet antiprotestantisme est devenu un mythe politique. D'innombrables publications catholiques dénoncent l'action de ceux qui ont rompu l'unité de l'Eglise et comploté en faveur de la Révolution. Si ce mythe n'est guère mobilisateur dans l'hexagone, il fournit aux religieux partis en mission d'impérieuses raisons d'agir<sup>46</sup>.

Le combat contre les « erreurs modernes » constitue à côté de la lutte contre le protestantisme, le principal cheval de bataille des catholiques français. Pétris des valeurs de leur société d'origine, les missionnaires considèrent d'un mauvais œil l'occidentalisation des

<sup>40</sup> *BOEO*, mai 1872, lettre de S.B. Mgrle Patriarche syrien d'Antioche et de leurs GG. MMgrs les archevêques des rites unis d'Alep au Directeur de l'œuvre des écoles d'Orient, p. 99.

<sup>41</sup> « Les carmes en Syrie », *BOEO*, mai-juin 1908, p. 603

<sup>42</sup> « Les carmes en Syrie », *BOEO*, mai-juin 1908p. 604

<sup>43</sup> ARSI, Syr 1001, VII, 2, lettre du P. Planchet au P. Renault, 1<sup>er</sup> mars 1835

<sup>44</sup> ARSI, Syr 1001, VI, 16, lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Bikfaya, 9 mars 1835

<sup>45</sup> ARSI, Syr 1003, II, 27, Lettre du P. Canuti au P. Beckx, Beyrouth, le 20 avril 1857

<sup>46</sup> SACQUIN Michèle, *Entre Bossuet et Maurras, l'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, 1998, Paris, Ecole des chartes, 526 pages.

sociétés levantines. Le déclin de la tradition et l'apparition de nouvelles pratiques jugées moralement dangereuses font d'une solide éducation catholique une nécessité absolue. Pourtant les missionnaires participent eux-mêmes à ce mouvement. Ils en sont conscient comme le montre ce missionnaire franciscain d'Alep qui s'inquiète des problèmes que soulève l'enseignement de français, de rigueur dans les établissements secondaires.

« La mauvaise presse et les journaux subversifs ne trouvent ici que trop d'écho et ne réussissent que trop dans leur œuvre délétère. Faut-il même l'avouer ? Je ne le fais qu'en rougissant : la connaissance du français est un puissant auxiliaire à la propagation du mal »,

tel est le constat. L'éducation chrétienne seule peut à ses yeux élever une « digue » solide face aux flots des idées pernicieuses<sup>47</sup>.

Vivant dans un environnement dangereux, affaiblies par leur ignorance, menacées par l'activisme des protestants et par la diffusion d'idées nocives importées d'Occident,

« les Eglises orientales unies, laissées à elles-mêmes, sont dans l'impuissance absolue, pour longtemps du moins, de réaliser, par leurs seuls moyens, le programme tracé par les lettres Apostoliques. Elles n'ont ni les ressources qu'il nécessite, ni le personnel réclamé par les écoles fondées ou à fonder partout, ni surtout un clergé assez nombreux et assez bien formé pour être à la hauteur des besoins nouveaux des populations orientales »<sup>48</sup>.

Les missionnaires veulent pallier ses défauts, par la création d'écoles et la promotion d'un nouveau type de prêtre.

### ***Le redressement des églises orientales : séminaire et écoles***

L'ignorance du clergé oriental, maintes fois soulignée par les missionnaires, justifie que cette formation soit prise en main par les missionnaires latins, et non plus laissée à la charge des églises locales. Pourtant différents séminaires ont été fondés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> dans les différentes Eglises, signe que cette question préoccupait leurs autorités. Mais en raison le plus souvent des rivalités qui traversent ces Eglises, ils ont parfois du mal à recruter des élèves. Ainsi à sa réouverture par Mgr Mazlum, le séminaire de Ain Traz végète avec trois ou quatre élèves. Surtout, Rome et ses représentants sont convaincus de la supériorité des missionnaires latins qui leur apparaissent seuls à même de dispenser un enseignement de qualité. Cette mission est d'abord confiée à la Compagnie de Jésus, qui accepte à la fin des années 1830 la tâche d'ouvrir en Orient un séminaire central pour le clergé des Eglises unies. Pour le P. Ryllo, chargé par la Sacrée Congrégation de Propagande Fide d'établir un rapport à ce sujet, le clergé indigène est le seul à même d'enraciner l'évangile dans les terres étrangères, « non comme une plante étrangère dont le fruit et la vie auraient pu demeurer incertains, mais ainsi qu'un arbre poussé de lui-même ». Mais former ce clergé indigène en Europe soulève plusieurs difficultés : la vie européenne peut se révéler dangereuse pour les Orientaux, qui peuvent y perdre leur santé ou leur vocation. Le déracinement consécutif aux longues années passées en Europe risque de les rendre inaptes à l'apostolat dans leur propre pays. Or l'affaiblissement de l'Empire ottoman, dont le sultan, « est contraint de se soumettre presque à la loi de ses pachas », ouvre une brèche et permet d'envisager l'ouverture de séminaire en Orient. Pour le P. Ryllo, l'établissement de la Compagnie de Jésus doit être calqué sur le collège romain, le programme comprend l'étude des langues arabe, turque et italienne, celles des différents communautés (grec, arménien, syriaque, copte, perse, chaldéen), mais aussi la géographie, le latin, l'histoire,

<sup>47</sup> « lettre du R.P. Prosper-Marie de la Rochelle, franciscain, sur le collège d'Alep ». *BOEO*, novembre 1887p. 180-183,

<sup>48</sup> MICHEL P, « Les missions latines en Orient », in *Revue de l'Orient chrétien*, supplément trimestriel, 1897, p. 94-119 et p.176-218 p. 201

les mathématiques, la physique, et les cours de sciences sacrées, « adaptés, principalement dans les questions de dogme et de morale, aux besoins de l'Orient »<sup>49</sup>.

L'éducation du clergé n'est qu'une étape dans la formation des élites locales que veulent promouvoir les missionnaires. Elle constitue à leurs yeux un moyen de lutter contre la décadence des Eglises orientales. Celles-ci doivent en effet trouver dans les notables sortis des collèges jésuites et lazaristes des chrétiens exemplaires, prêts à les soutenir et à les appuyer. Affermir les Eglises orientales, ce n'est en effet pas seulement prendre en charge la formation de ces clercs, mais instruire l'ensemble des fidèles, et en particulier la jeunesse. Considérée comme plus malléable, cette jeunesse est à la fois la partie de la population à laquelle le protestantisme et les « erreurs modernes » font courir le plus de danger, et celle qui nourrit le plus d'espoir. L'éducation morale et religieuse doit en faire des modèles de bons chrétiens, engagés dans la vie de leur Eglise, et prêts à la soutenir. Par la diffusion de valeurs et des pratiques communes, l'instruction favorise l'union des laïques autour de leurs clercs. Elle leur assure en outre, grâce à son volet profane, une place honorable dans la société.

Le renforcement des Eglises orientales catholiques n'est cependant pas la fin de l'apostolat missionnaire de la Délégation apostolique de Syrie, mais une étape qui doit préparer et servir l'union des Eglises autour de l'Eglise romaine.

### *Favoriser l'union des Eglises*

Affermir les Eglises orientales, les soustraire aux dangers qui les menacent, c'est œuvrer pour mettre fin au schisme qui déchire l'Eglise. Dans la stratégie romaine d'unité des chrétiens, c'est en effet par les Eglises orientales catholiques que les « schismatiques » doivent rejoindre l'Eglise de Rome, « la mère et la maîtresse de toutes les Eglises [...] qui n'est ni grecque, ni latine, parce qu'elle est universelle »<sup>50</sup>. Cette stratégie est explicitement formulée par la constitution *Orientalium dignitas ecclesiarum* promulguée par Léon XIII en 1894, et dont les différents points ont pour

« but essentiel et prochain [...] de conserver et de faire respecter en Orient l'antique discipline des catholiques, mais qui peuvent encore évidemment conduire au rétablissement de l'unité parmi les nations dissidentes »<sup>51</sup>.

Cette constitution marque un tournant dans la reconnaissance des Eglises orientales et dans la réflexion missionnaire au sujet de l'unité de l'Eglise. Depuis l'époque moderne, la Sacrée Congrégation *de Propaganda Fide* n'a eu de cesse de défendre le respect des rites orientaux, mais au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'avènement de Léon XIII, le dicastère romain s'appuyait sur une conception très restrictive du rite, réduit alors au seul rituel liturgique, ce qui en excluait de fait la discipline ecclésiastique ou l'organisation hiérarchique des Eglises orientales. Aux yeux du Saint-Siège, le rite latin demeurait de surcroît supérieur à tous les autres. Imbus de cet idée, les missionnaires posent un regard bien peu amène sur les Eglises catholiques orientales et souvent très négatif sur l'Eglise orthodoxe. Certains considèrent ainsi le schisme à l'image du péché originel, que les chrétientés orientales expireraient en ployant sous le joug ottoman. Ainsi pour E. Boré, les communions d'Orient

<sup>49</sup> KURI Sami, *op. cit.* vol1 p. 218-226. Rapport du P.Ryllo. Les arguments qu'il expose en faveur de la formation du clergé par des missionnaires mais en Orient seront repris lors de la création du séminaire Saint Anne.

<sup>50</sup> CHARMETANT, « L'Union des Eglises, le XV<sup>e</sup> centenaire de Saint Jean Chrysotome », *BOEO*, mars-avril 1908, p. 552-553

<sup>51</sup> Léon XIII, *Motu proprio* du 19 mars 1895, publié le 30 décembre, cité par MICHEL P, *op. cit.* p. 178.

« ont bu, jusqu'à la lie, le calice des humiliations et des infortunes en se détachant de l'Eglise universelle ; mais enfin la rigueur de l'expiation paraît avoir désarmé la justice divine. Elles ont reçu la grâce de sentir leur misère, et quelques unes cherchent et connaissent le moyen de la réparer »<sup>52</sup>

Certes d'autres voix font entendre des conceptions différentes comme celles du P. Gagarin, d'origine russe et converti au catholicisme qui s'est illustré comme l'un des plus ardents promoteurs de l'union de l'Eglise. En 1862, il publie dans les *Etudes religieuses*, un article où il appelle à « l'absorption de l'Eglise grecque toute entière par l'Eglise grecque-unie »<sup>53</sup> ou autour de l'œuvre d'Orient. Mais elles restent isolées et jusqu'aux années 1880, c'est bien davantage sur « l'ignorance » et la « décadence » des Eglises orientales que porte la réflexion missionnaire que sur l'unité de l'Eglise.

L'encyclique de Léon XIII, *Orientalium Dignitas* lui insuffle une vigueur nouvelle. Ce texte, qui réaffirme la volonté de respecter les rites orientaux « avec une clarté et une force nouvelles »<sup>54</sup>, s'inscrit dans une politique menée depuis son accession au trône de Saint-Pierre. La fondation de différents séminaires orientaux en constitue une des pièces maîtresses. En 1879 est fondé le séminaire copte-catholique au Caire, deux ans plus tard celui des Dominicains à Mossoul pour les prêtres des églises chaldéennes et syriennes, et en 1882 celui tenu par les pères blancs à Jérusalem pour l'Eglise grecque-catholique. Les clercs sortis de ces séminaires sont appelés à une mission particulière « parce que ces orientaux catholiques ont à côté d'eux des frères de rite et de langue à ramener à l'unité, à faire entrer dans le giron de l'Eglise »<sup>55</sup>. Dès l'origine les directeurs du séminaire Saint-Anne insistent sur le respect du rite grec, condition nécessaire à la réussite du projet. Ils sont en cela fidèles aux instructions données par leur fondateur, le cardinal Lavigerie, qui insiste sur « le caractère absolument oriental » du nouveau séminaire.

« Il ne faudra pas sous de vains prétextes, introduire parmi eux [les séminaristes] de nouvelles dévotions ou de nouvelles cérémonies empruntées à l'Eglise d'Occident. [...] Les auteurs, en particulier, que l'on explique dans les classes seront tous choisis parmi les Pères de l'Eglise orientale ou les auteurs ecclésiastiques de cette même Eglise »<sup>56</sup>

Dans l'esprit de Lavigerie cependant, l'union des chrétiens suppose d'instruire non seulement le clergé, mais aussi les simples fidèles. Ce qui divise les schismatiques des catholiques doit en effet être relativisé:

« ils ont gardé bien plus complètement les règles, les traditions, la discipline, la liturgie antiques que ne l'ont fait les protestants d'Europe. Sur les points mêmes où ils paraissent se séparer de nous, ils ont gardé dans les ouvrages des Pères qui sont entre leurs mains, dans les livres de prières, le témoignage d'une parfaite unité de croyance », mais poursuit-il, « si les esprits vraiment élevés voient, dans ce pays, les avantages et les motifs de l'union, le peuple ne les voit pas de même. Il garde toujours ses anciens préjugés. Tout lui est bon pour soutenir son schisme : la crainte, vaine d'ailleurs, de voir changer son antique liturgie, le désir de garder sa part d'influence dans les élections des évêques, sa nationalité qui se perpétue dans les formes de ces élections mêmes,

<sup>52</sup> « Extrait d'une relation adressée aux membres des Conseils centraux de l'Oeuvre par M. Eugène Boré, APF, volume 15, 1843, p. 387-398, p. 388.

<sup>53</sup> Gagarin sj, L'avenir de l'Eglise grecque unie », *Etudes religieuses historiques et littéraires*, 3<sup>ème</sup> série, 1, 1862, p. 187-204.

<sup>54</sup> MICHEL P, op. cit. p. 176

<sup>55</sup> « lettre du T.R.P. Delpuch, père blanc, supérieur du séminaire Saint-Anne à Jérusalem », *BOEO*, décembre 1923, p. 367-371

<sup>56</sup> LAVIGERIE, *Instructions aux missionnaires*, Namur 1950, cité par BOUWEN Frans, « Le cardinal Lavigerie et l'union entre les Eglises d'Orient et d'Occident », *Proche Orient Chrétien*, 42, 1992, p. 383-403, p. 391.

alors qu'elle a depuis longtemps disparu de la vie politique, et enfin, les mille fables que des imaginations prévenues s'empressent d'accepter sans conteste »<sup>57</sup>.

Le catéchisme, et son corollaire, l'école, constituent à ses yeux les meilleurs moyens d'extirper ces « préjugés », ces « craintes » et ces superstitions, et ainsi de ramener les schismatiques dans le giron de l'Eglise. Car comme le proclame le *Bulletin de l'œuvre des Ecoles d'Orient* dans sa présentation, « c'est là seulement que les générations nouvelles perdent les préjugés de leurs ancêtres. C'est là que se prépare peu à peu le retour des Orientaux vers l'Unité ».<sup>58</sup>

### ***Préparer la conversion des infidèles***

Si l'Eglise catholique détient seule la vérité, seuls l'ignorance ou le fanatisme peuvent expliquer que des hommes restent dans l'erreur et confessent d'autres religions. L'instruction, qui combat l'ignorance, doit ouvrir leurs yeux et les conduire à reconnaître la vraie foi. L'école peut ainsi préparer la future conversion des « Infidèles ». L'apostolat auprès d'eux est en effet impossible et certains renoncent à leur conversion<sup>59</sup>. D'autres l'espèrent mais sans détailler les moyens d'y parvenir, et, on est tenté d'écrire, sans trop y croire. Ainsi le P. Billotet, futur supérieur de la mission jésuite en Syrie fait d'elle un projet de longue haleine, qui dépasse les missionnaires :

« Notre mission a cela de particulier, qu'en face de l'infidélité la plus obstinée, la plus fière, se trouve la foi la plus simple et la plus vive. C'est d'une part un peuple qui dès les premiers temps du christianisme a conservé, à peu près constamment pure et intacte la religion de Pierre et de ses successeurs ; c'est de l'autre une nation orgueilleuse qui depuis 1200 ans se fait gloire d'être l'ennemie de la Sainte Croix, sous le drapeau de l'infâme Mahomet. Représentants de l'Eglise catholique, nous sommes nés pour défendre, encourager les premiers et les diriger dans la voie qu'ils ont embrassée, presser et disposer les autres à y entrer. Et si nous n'avons pas toujours la consolation de les gagner à Notre Seigneur, du moins nous avons toujours le mérite comme le divin missionnaire de la Galilée, de les inviter, de les attendre et de hâter le moment de leur conversion »<sup>60</sup>

Cette conversion est reléguée dans un temps lointain que le missionnaire attend autant qu'il le prépare, comme si elle nécessitait une intervention divine. Cette attente d'ordre millénariste est jalonnée de signes que les religieux latins s'emploient à lire et à déchiffrer. A leurs yeux, les réformes d'inspiration occidentale entreprises par la Sublime Porte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, puis la désagrégation de l'Empire doivent être lues comme autant de manifestations du déclin de l'Islam. L'expansion à la fois démographique et économique des chrétiens jusqu'à la Première Guerre mondiale corroborent leur sentiment que vient encore renforcer la domination française. N'est-il pas naturel que les populations se tournent vers la religion du vainqueur ? Et certains se prennent à rêver d'une « Syrie, terre catholique comme au quatrième siècle »<sup>61</sup>.

En attendant, les musulmans suscitent au mieux la compassion, plus fréquemment la peur et la méfiance, voire le mépris. Certes chaque ordre entretient des relations cordiales avec tel notable ou telle personnalité qui se révèlent utiles à l'occasion. Les établissements

<sup>57</sup> « Œuvre des Ecoles d'Orient, son origine, son organisation, son but , ses privilèges », lettre de son Eminence le Cardinal Lavignerie à M.E. Beluze pour servir de préface à la vie de Mgr Dauphin, ancien directeur Général de l'Œuvre, Carthage, 8 décembre 1885, *BOEO*, 1893 p. 1-7

<sup>58</sup> Supplément du *BOEO* N°197, juillet-août 1893

<sup>59</sup> « rapport du F. Moysse d'Orléans, vice procureur des Capucins, à Messieurs les membres du conseil de l'Œuvre d'Orient », *BOEO*, mai 1884, p. 266-271, et aussi, « Les carmes en Syrie », *BOEO*, mai-juin 1908, p. 603.

<sup>60</sup> ALSI, Lettre du P. Billotet à sa tante, Beyrouth, 6 janvier 1848

<sup>61</sup> « lettre du T.R.P. Gallois, bénédictin olivétain, supérieur du collège Saint Grégoire de Baalbek, à Mgr Lagier », 25 septembre 1926, *BOEO*, octobre 1926,



congréganistes accueillent aussi des élèves musulmans, dont la proportion s'accroît après la Première Guerre mondiale. A la faculté de médecine de l'Université Saint-Joseph, leur part double parmi les étudiants entre le début du siècle (moins de 10%) et l'Entre-deux-guerres<sup>62</sup>. A partir de 1925, les autorités françaises soucieuses d'étendre leur influence au-delà des communautés minoritaires encourageant « l'entreprise de pénétration musulmane » menée par les institutions missionnaires. A la veille de la guerre, le collège des frères maristes de Damas compte 95% d'élèves musulmans<sup>63</sup>. Mais les missionnaires constatent avec déception que « la vérité catholique est encore incomprise » de ces hommes « à la fois si proches et si loin de nous »<sup>64</sup>.

Comme à l'époque moderne, les dissidents de l'Islam paraissent plus accessibles. Les jésuites se livrent à différentes tentatives envers les druzes et les ismaéliens. Les wahhabites n'échappent pas non plus au zèle d'un de leur missionnaire, le P. Cohen-Palgrave qui explore la péninsule arabe au début des années 1860. Mais il quitte la Compagnie peu après son retour et sa tentative n'aura pas de suite. Sous le Mandat les fils d'Ignace prêchent dans le jabal Ansariyya pour convertir les alaouites. En 1931, ils y établissent une première paroisse dans le village de Jnâinet. Simultanément, ils tiennent plusieurs écoles dans le Hauran, que contrôle l'un des leurs par des visites régulières. En 1936, elles sont fréquentées majoritairement par des druzes<sup>65</sup>. Mais c'est d'abord aux catholiques que le missionnaire consacre son attention lors de ses tournées apostoliques.

Le projet d'union de l'Eglise et éventuellement de conversion des « Infidèles » dessine un cadre général, il fixe des objectifs dont la réalisation se situe parfois dans un avenir bien lointain. L'école apparaît comme le moyen le plus sûr de les atteindre :

« Pour réaliser une plus étroite fraternité entre chrétiens ; pour préparer l'union des dissidents, par ces longs acheminements qui seuls peuvent ménager l'unité vraie des esprits autant que des cœurs ; pour apprivoiser les ennemis séculaires du nom chrétien, en faisant tomber les préventions, en éliminant progressivement les préjugés aveugles et frayer ainsi sa route à la vérité, il n'y a qu'un seul moyen efficace et c'est l'enseignement »<sup>66</sup>

Tous les ordres missionnaires ne voient pas aussi loin et n'invoquent pas la nécessaire union de l'Eglise pour justifier leur présence et leur action. Beaucoup de religieux latins ne s'en tiennent qu'à la première étape, affermir les Eglises orientales catholiques. Ce « ministère de secours et de renfort »<sup>67</sup> répond partiellement aux attentes de Rome. Il reste en même temps assez flou pour que chaque ordre puisse s'y inscrire tout en suivant la vocation qui lui est propre. Il sert ainsi à justifier de multiples entreprises, modestes peut-être dans leurs ambitions, mais considérables par les ressources qu'elles mobilisent.

Plus que l'union de l'Eglise, c'est la lutte contre le protestantisme et les erreurs modernes qui motive les missionnaires. Imprégné de l'idée de croisade qui renaît au XIXe siècle, ils vivent leur apostolat sur le mode du combat dirigé moins contre l'Islam que contre la sécularisation, les hérésies ou le schisme. Leur discours les élève ainsi au rang de soldats du Christ envoyés renforcer les Eglises orientales. L'instruction chrétienne s'impose comme

<sup>62</sup> DUCRUET Jean, sj, *Un siècle de coopération franco-libanaise au service des professions de la santé*, 1983, Beyrouth, Imprimerie catholique, 376 pages, p. 344

<sup>63</sup> AMAE, Nantes, Archives Damas, Note du collège des Frères maristes de Damas du 3 juillet 1941 à Gabriel Bounoure, cité par BOCQUET Jérôme, « Gabriel Bounoure... » op. cit.

<sup>64</sup> LOUISGRAND Robert, sj, « En Syrie musulmane », dans *Jésuites missionnaires*, A travers le Proche Orient, mai 1936, p. 9.

<sup>65</sup> KLEIN J, sj, « druzes et hauranites », dans *Jésuites missionnaires*, A travers le Proche Orient, mai 1936, p. 13.

<sup>66</sup> JALABERT Henri s j, « La conquête missionnaire par l'influence intellectuelle. Le centenaire de la mission jésuite en Syrie », in *Revue d'Histoire des Missions*, pp. 321-336, 1931p. 322 ;

<sup>67</sup> « Les Carmes de Syrie », *BOEO*, mai-juin 1908, p. 603.

l'arme principale de ce qu'ils considèrent comme leur combat. Dans leurs établissements, ils espèrent en effet affermir les catholiques dans leur foi, afin qu'ils deviennent à leur tour les ferments d'une société fondée sur les principes chrétiens.

### III. Bâtir une chrétienté nouvelle

#### *Un nouveau clergé*

Cette chrétienté nouvelles que les missionnaires s'emploient à bâtir de leurs mains doit être desservie par un nouveau clergé, « nombreux, instruit, et rempli de zèle apostolique », pour reprendre les termes d'un des premiers supérieurs du séminaire Sainte-Anne de Jérusalem. Une solide formation est d'autant plus nécessaire que le clergé local remplit de plus en plus des fonctions politiques. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le patriarche maronite Hoayek se rend à Paris pour plaider devant la conférence de la Paix en faveur de la création d'un grand Liban sous tutelle de la France. Ce voyage met en lumière le rôle politique de la hiérarchie des Eglises orientales. Ainsi les séminaires tenus par les missionnaires latins ne forment pas seulement « des ministres des autels, [ils préparent] des hommes publics, des conducteurs d'âmes, et surtout des apôtres capables d'agir sur les masses »<sup>68</sup>. Deux établissements missionnaires assurent la formation des clercs dans la Délégation apostolique de Syrie et le patriarcat latin de Jérusalem. Les séminaires Sainte Anne de Jérusalem, et Saint-François Xavier de Ghazir (puis Beyrouth après 1875), avant que ne s'y ajoute en 1934 le séminaire maronite Saint Maron dont la direction fut confiée aux jésuites. Le contexte de leur fondation, les projets qui animaient alors le Saint-Siège ont profondément marquées les deux établissements de Beyrouth et Jérusalem et ont longtemps contribué à les différencier.

Créé en 1845, le séminaire de Ghazir veut former des clercs de tous les rites orientaux, sous la houlette de missionnaires de rites latins. Cette organisation reflète trop parfaitement la conception de la hiérarchie des rites qui prévaut alors pour que l'on ne puisse pas la relever : le rite latin domine et englobe tous les autres, comme l'Eglise romaine surplombe et unit autour d'elle toutes les Eglises orientales. En 1914 le séminaire compte quatre vingt élèves, dont 24 grands séminaristes. Les maronites (30) en représentent plus du tiers, avant les arméniens (17), les coptes (11), les chaldéens (9) et les syriens (8). A cette date, il a donné aux Eglises d'Orient trois patriarches, 24 évêques et 216 prêtres et religieux<sup>69</sup>. Fermé pendant al guerre, l'établissement rouvre ses portes en 1920. Dix ans plus tard, il compte 120 élèves au Petit séminaire et ordonne de nouveaux prêtres. Dans l'enseignement, l'accent est mis sur l'étude de l'histoire et la géographie locale, et du latin, ceci pour préparer l'entrée au Grand Séminaire.

Si le latin est mis en avant par les jésuites, c'est le respect des liturgies orientales, « les plus belles, les plus nobles, et les plus légitimes des habitudes nationales des Orientaux », qui est souligné pour caractériser le séminaire tenu par les pères blancs. La vocation missionnaire des séminaristes n'est pas négligée et au milieu des années 1880,

---

<sup>68</sup> Ibid, p. 370-371

<sup>69</sup> *Les jésuites en Syrie 1831-1931*, l'Université Saint-Joseph, 1931, Paris, les éditions Dillen, 12 fascicules, N°1, p. 11-21

« plusieurs d'entre eux parlent déjà des s'en aller bientôt planter leurs tentes jusqu'au fond des déserts de Syrie parmi les Bédouins ; d'autres voudraient avoir l'éloquence et la sainteté d'un Saint-Jean Chrysotome pour convertir tous les orthodoxes à la fois ; les plus ardents de voient déjà à Moscou... »<sup>70</sup>

A ses débuts, le séminaire de Jérusalem compte une soixantaine d'élèves<sup>71</sup>. Ce chiffre s'accroît pour atteindre 135 à 140 élèves à la veille de la Grande Guerre : 110 au petit séminaire, 25 à 30 au grand séminaire. Le premier conflit mondial a fait chuter ses effectifs qui remontent lentement au début des vingt. En 1923, le séminaire compte 83 élèves et peut s'enorgueillir d'avoir donné à l'Eglise grecque 125 prêtres et deux évêques. Le séminaire a en outre fait des émules, les paulistes, dont les règles sont calqués sur celles des pères blancs. C'est en effet pour « répandre le royaume de Notre Seigneur par la parole et par la plume » que l'ordre des missionnaires grecs catholiques de Saint Paul a été fondé par Mgr Germanos Mouakad, ancien élève du séminaire, en 1903<sup>72</sup>. Les missions ne sont cependant pas la seule activité de l'ordre qui donne aussi des retraites ecclésiastiques. Surtout, il publie des brochures, des tracts et une revue bimensuelle<sup>73</sup>.

Les missionnaires s'adressent aussi aux clercs qui ont déjà charge d'âme. Former un clergé nouveau implique aussi selon eux de réformer, de corriger le clergé en place. C'est le rôle dévolu aux retraites ecclésiastiques que donnent jésuites et lazaristes. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les messieurs de Saint-Vincent en organisent chaque année dans le diocèse de Tripoli. En 1899, ils attendent cent cinquante prêtres pendant huit jours. Ces clercs « du Liban, bons et simples »,

« obligés, comme Saint-Paul de travailler de leurs mains pour gagner le pain de chaque jour, [ont] par conséquent grand besoin qu'on leur rappelle de temps à autre le caractère sacré dont ils sont revêtus et les vertus qu'il demande de chacun d'eux »<sup>74</sup>.

Durant la retraite, les prêtres sont à la charge des missionnaires qui leur versent en outre à la fin des exercices, « une compensation en leur donnant trois ou quatre honoraires d'un franc ».

La formation du clergé oriental répond aux projet de réforme et d'union du Saint-Siège. Elle n'est assurée que par quelques ordres, les jésuites, les lazaristes et les pères blancs. Il n'en est pas de même de l'éducation dispensée à l'ensemble de la population.

### *Une éducation catholique*

L'école se situe au cœur du projet des religieux latins. L'instruction qu'elle dispense sert leurs ambitions, tandis que le réseau formé des différents établissements leur permet de quadriller l'espace et d'inscrire leur action dans la durée. Le tableau qu'en dresse le P. de Damas, procureur de la mission jésuite, indique bien quels avantages la mission espère tirer de la multiplication des écoles.

« Sans [elles], nous ferons toujours un bien passager. La visite du missionnaire ranime la foi. Elle corrige bien des abus de mœurs, raffermis les âmes chancelantes, ramène quelques hérétiques, abat l'orgueil des endurcis, mais tout cela passe bientôt si ce n'est soutenu par des institutions durables. L'école est le vrai moyen

<sup>70</sup> « Rapport du RP Roger, supérieur du séminaire Grec de Saint-Anne, à M. le directeur de l'œuvre des Ecoles d'Orient », *BOEO*, 164, jan 1888, p. 205

<sup>71</sup> *BOEO* 158, jan 1887, p. 14

<sup>72</sup> Un institut similaire a été fondé par Jean Habis pour les maronites. KHOURY T, « Mgr Germaos Mouakkad, fondateur de la congrégation des paulistes, (1853-1912) », *Echos d'Orient*, XVI, 1913, p. 313-321.

<sup>73</sup> « lettre du P. Joseph Saïgh, supérieur des missionnaires grecs catholiques de Saint Paul à Mgr Charmetant », *BOEO*, nov-déc 1913, p. 177-179.

<sup>74</sup> AL, Lettre du P. Clément, prêtre de la mission à M. A. Fiat, supérieur général, Tripoli, 15 août 1899, *Annales de la congrégation de la mission*, 1900, vol. 65, p. 78-79

de persévérance. Elle assure de grands résultats. D'abord elle détruit l'école protestante déjà fondée ou l'étouffe dans son germe ; ensuite elle donne à la jeunesse l'éducation nécessaire, elle fournit au missionnaire, avec un gîte assuré, le prétexte à plusieurs visites ultérieures. Donc si la mission est nécessaire, l'école ne l'est pas moins. L'une ne va guère sans l'autre »<sup>75</sup>.

Les classes ouvertes attirent en outre aux missionnaires les bonnes grâces des populations locales dont elles satisfont les attentes. Elles constituent aussi une source de revenus. D'une part, parce que certains établissements, plus huppés, sont payants, et d'autre part parce qu'elles assurent les missionnaires du soutien, qui est aussi financier, de la France.

La plupart des ordres masculins présents en Orient dirigent des établissements destinés aux garçons. Au fil des ans, la formation qu'ils proposent s'est diversifiée et hiérarchisée. Il importe en effet, dans l'esprit des missionnaires, que l'enseignement dispensé soit « adapté aux individus enseignés » et « proportionné à leurs aptitudes, à la position sociale de leur familles »<sup>76</sup>. En bas de l'échelle, les écoles de villages, puis les écoles de résidence ou de villes, les orphelinats ou les formations professionnelles, les collèges et enfin, l'université. La chronologie des fondations ne reproduit cependant pas cet ordre. Les écoles et les collèges ont formé l'ossature du système qui s'est étoffé par la suite.

Après 1840, l'école accompagne, quand elle ne la précède pas, la fondation des résidences. Dans les villages voisins où les missionnaires se rendent parfois en mission, ils ouvrent d'autres classes dont ils recrutent et contrôlent le maître par des visites régulières. La fondation de collège pour élèves laïques est elle aussi contemporaine du renouveau des missions. Dès 1834, les lazaristes rouvrent Antoura. A partir de 1850, les jésuites accueillent des élèves laïques dans leur séminaire de Ghazir. Le collège franciscain d'Alep est réorganisé en 1859 et quelques années plus tard, les lazaristes inaugurent le collège Saint-Vincent de Damas. Ces collèges répondent aux attentes « des bonnes familles », ils ouvrent à leurs enfants des professions nouvelles, nées des transformations de la société : commerce, fonction publique, journalisme, et forment les cadres des nouveaux Etats sous mandat. Ce système est couronné par la faculté de médecine des jésuites créée en 1883, complétée par d'autres après la première guerre mondiale. Fondée en 1913, l'école de droit voit ses débuts interrompus par la Grande Guerre et rouvre ses portes en 1919, en même temps que l'école d'ingénieurs. L'université offre aux élèves des établissements secondaires la possibilité de poursuivre leur formation pour embrasser ensuite des carrières prestigieuses. Elle bénéficie du soutien de la France, qui, comme les jésuites mais pour des raisons différentes, s'inquiète de la place prise par les missions protestantes dans l'enseignement supérieur.

D'autres formations, à caractère plus professionnel, sont dispensées par les missionnaires. Les sœurs de la Charité tiennent à Beyrouth l'orphelinat Saint Charles créé au lendemain de la guerre civile de 1860, et qui porte le nom de son principal bienfaiteur, le cardinal Lavigerie. Elles y emploient un tisserand, un tailleur, un cordonnier, un menuisier, pour « former de bons chrétiens et de bons ouvriers capables plus tard de gagner honnêtement leur vie et de soutenir leur famille »<sup>77</sup>. Mais à l'exception de l'orphelinat, ce type de formations sera surtout développé sous le Mandat. En 1930, le gouvernement français propose aux Bénédictins olivétains, dont le collège de Baalbeck vient d'être fermé, de mettre en valeur un domaine, non loin de Latttaquié. Il s'agit de « former des agriculteurs rompus à l'agriculture moderne »<sup>78</sup>. Le projet est ici tout autre, il sert la politique mandataire qui vise à mettre en valeur les terres que la France domine. Pour ses promoteurs, les établissements

<sup>75</sup> ARSI, Syr 1003, V, 8, Lettre du P. A. de Damas au Ministre des affaires étrangères, Paris, 8 mars 1860

<sup>76</sup> « lettre du P. Moïse d'Orléans, vice-procureur des Capucins », *BOEO*, mai 1884, p. 266-272

<sup>77</sup> « lettre de la sœur Meyniel, fille de la charité », *BOEO*, novembre 1883, p. 167-172.

<sup>78</sup> « bénédictins olivétains, centre agricole de Bouka en Syrie ». *BOEO*, février 1935

missionnaires scolaires doivent accompagner les progrès de la civilisation au Levant, une civilisation qui ne peut être que chrétienne, et, sous le Mandat, française.

Comme l'enseignement des garçons, l'instruction des filles n'a pas pour objectif de bouleverser la société mais doit donner aux « personnes du sexe » les moyens de s'insérer dans un ordre social établi selon un modèle occidental. Comme les garçons, les filles doivent d'abord recevoir une éducation religieuse, car

« L'éducation des filles est ici plus négligée que celle des garçons ; leur éducation religieuse est tout à fait nulle... Une école de filles est donc aussi nécessaire qu'une école de garçons »<sup>79</sup>

Tel est le constat de M. Poussou, lazariste, à son arrivée à Damas au début des années 1830. Le dynamisme des religieux protestants dont les femmes ouvrent souvent des classes destinées aux petites filles impose aussi d'agir. Revenus en Orient plus tôt, les ordres masculins sont les premiers à s'intéresser aux filles. En raison de la désapprobation que cet enseignement suscite, ils renoncent à faire la classe et recrutent des jeunes filles pour diffuser le catéchisme. C'est donc avec l'arrivée des congrégations féminines, que l'enseignement des filles prend véritablement son essor. Les lazaristes travaillent de concert avec les Filles de la Charité, les carmes font venir les sœurs trinitaires de leur ordre. Ailleurs, ils ont recours au service des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition. Dans les années 1850, les jésuites ont mis sur pied deux associations d'institutrices, les Mariamettes à Bikfaya et les Sœurs des Saints Cœurs à Mu'allaqat-Zahlé. Elles fusionnent en 1874 pour former la congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie<sup>80</sup>.

A la femme ignorante et le plus souvent confinée à la maison, les missionnaires opposent l'idéal de la pieuse chrétienne, mère au foyer, capable d'exercer un métier honnête si le besoin s'en fait sentir, soucieuse de l'éducation religieuse de leurs enfants, et pratiquant une charité bien ordonnée. Ces conceptions de l'éducation des filles n'ont rien d'original et reprennent largement celles qui prévalent à l'époque en France. L'instruction des jeunes filles doit avant tout inculquer des valeurs dont tous, les républicains laïques comme les partisans de l'enseignement congréganiste, font de la femme le dépositaire et le gardien. Pour le reste, elle varie en fonction du public visé. Aux filles « dont les parents jouissent d'une aisance relative », les sœurs apprennent les langues françaises et arabe, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la musique et le dessin ». Pour les enfants plus pauvres, « ou dont les familles ne tiennent pas autant à l'instruction », l'enseignement général, de moindre importance, laisse une plus grande place aux travaux manuels « propres à leur condition »<sup>81</sup>. A Damas, les Filles de la Charité veulent délivrer les plus pauvres des aléas de l'existence.

« Dans ce pays, la femme semble encore gémir sous un reste d'esclavage. Mariée à l'âge de 12 ou 14 ans et exclusivement occupée des soins de l'intérieur dont elle s'acquitte souvent fort mal, elle n'est initiée à aucune profession lucrative qui lui permette de subvenir aux besoins de la famille ; le mari seul doit tout fournir ; et si la maladie interrompt son travail, si la mort l'enlève, la nécessité, la misère même se fait bientôt sentir au foyer. Si donc nous pouvions faire de nos jeunes filles de bonnes ouvrières, aptes aux différents travaux manuels auxquels elles peuvent s'appliquer, elles pourraient par là même venir en aide à leurs parents dans leur vieillesse et leur maladie »<sup>82</sup>

A Tripoli, les Filles de la Charité ont bâti une filature de soie, et espèrent gagner assez pour « entretenir [leurs] enfants internes et ainsi leur donner un métier, car il y a des filatures

<sup>79</sup> Lettre de M. Poussou, lazariste, Damas, 8 avril 1833, cité par JALABERT H, *La congrégation des sœurs des saints-Cœurs de Jésus et de Marie, 1853-1953*, 1956, Beyrouth, 196 pages, p. 21.

<sup>80</sup> JALABERT H, *La congrégation des sœurs des saints-Cœurs de Jésus et de Marie, 1853-1953*, 1956, Beyrouth, 196 pages, p. 21-60

<sup>81</sup> « lettre de Sœur Marie, fille de la charité, supérieure de la maison Saint Joseph de Damas », *BOEO*, janvier 1887, p.15-17.

<sup>82</sup> « Les sœurs de la Charité à Damas », *BOEO*, janvier 1872, p. 289

à la montagne où elles pourront, plus tard, gagner leur vie »<sup>83</sup>. Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que les congrégations féminines se lanceront dans l'enseignement secondaire, réclamé par les familles<sup>84</sup>.

La multiplication des établissements ne laisse pas le clergé oriental passif. Rapidement, il crée ses propres institutions. En 1865, Mgr Grégoire Youssef ouvre à Beyrouth le collège patriarcal grec melkite, qui compte 150 à 200 élèves quelques années plus tard<sup>85</sup>. En 1875, l'Eglise maronite se dote de son propre établissement, le collège de la Sagesse. Certains prélats mettent sur pied un réseau d'école sur le modèle de ceux des missionnaires : ainsi en 1875-1876, à Zahlé, Mgr Malatios est à la tête de plusieurs écoles sises au palais épiscopal, dans les paroisses de la ville et les villages des environs. Elles reçoivent les garçons et les filles, et l'une d'elles dispense des cours en français<sup>86</sup>. Les prélats orientaux cherchent aussi à s'attacher les services avec les missionnaires latins. De nombreuses fondations des sœurs de Besançon résultent d'une collaboration avec les Maronites ou les melkites. A Alep, au terme d'une longue négociation avec le patriarcat melkite, une école de filles est placée sous leur responsabilité. Elle ouvre ses portes en 1921, l'accord précise que la chapelle est propriété du patriarcat, et que l'aumônier doit être nommé par le patriarche<sup>87</sup>.

### *Les œuvres d'assistance*

La visite aux pauvres et aux malades, mise en pratique des principes de la charité chrétienne, fait partie des tâches habituelles de la plupart des congrégations occidentales. Dans l'esprit missionnaire, le soin des corps complète celui des âmes. Il promeut aussi l'hygiène et la propreté, deux valeurs de la bourgeoisie européenne du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin il apporte parfois la consolation d'une conversion d'un malade, qui, à l'article de la mort, embrasse le catholicisme.

A leur arrivée à Beyrouth, les Filles de la Charité visitent la prison de la ville, infestée par la typhoïde. Elles sont le plus souvent accompagnées d'un médecin chargé de dispenser les soins. L'exercice de la médecine est alors, comme à l'époque moderne, un moyen utilisé par les religieux pour se concilier les populations. Les premiers jésuites n'ont eu qu'à se féliciter de la présence parmi eux du F. Henze, ancien étudiant en médecine, devenu, grâce à ses compétences, le médecin de l'émir Haydar Abîllama'. Mais à partir des années 1850, les religieux latins cessent quasiment d'exercer cet art et laissent ce champ libre aux congrégations féminines. Seuls les jésuites gardent, sans l'exercer, un lien avec la médecine : en 1883, ils inaugurent la faculté de médecine de l'université Saint Joseph qui formera une bonne part des médecins de l'Empire ottoman finissant puis du Liban. Infirmières en Europe quand elles ne sont pas institutrices, la plupart des sœurs ouvrent des dispensaires dans leurs résidences. C'est le cas des sœurs de la Charité, des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, ou encore des sœurs de Besançon. Elles y délivrent des médicaments et y organisent des consultations gratuites. A Beyrouth, les Filles de la Charité tiennent l'hôpital du Sacré Cœur, qui servira jusqu'à l'ouverture de l'Hôtel Dieu en 1919, d'hôpital clinique à la faculté de médecine des jésuites. A Damas en 1902, elles transforment leur dispensaire qui deviendra

<sup>83</sup> « lettre de sœur Ramel, fille de la charité, Tripoli de Syrie, 10 mars 1882 », *BOEO*, juillet 1882, p. 334-336.

<sup>84</sup> « Rapport de la Très révérende mère le Bouffo, supérieure générale des sœurs de St Joseph de l'Apparition », *BOEO* juin 1926, p. 78-80

<sup>85</sup> « lettre de Atanassios Nasser, supérieur du collège patriarcal de Beyrouth, *BOEO*, janvier 1874, p. 246-249

<sup>86</sup> « compte-rendu des écoles catholiques de Zahlé, 1875-1876 », *BOEO*, mai 1877, p. 106-113

<sup>87</sup> TISSOT Florent, , op. cit p. 45

l'hôpital Saint Louis en 1907. En 1909, elles ouvrent le sanatorium de Bahnès au Mont Liban. A Alep, l'hôpital Saint Louis est tenu par les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition. Il a reçu ses premiers malades en 1920.

Au delà de ces secours quotidiens, c'est au cours des crises que subit la région ou des atteintes de grandes épidémies que les missionnaires latins manifestèrent leur solidarité à la population. En 1860, ils distribuent les secours envoyés d'Europe, en 1865, lors de l'épidémie de choléra, ils visitent les malades. Pendant la Première Guerre mondiale, les religieux européens sont contraints de quitter le Levant, seuls restent les religieux orientaux. Les filles de la Charité de Beyrouth ont fermé leurs écoles, mais l'orphelinat est resté ouvert<sup>88</sup>. Là encore ces œuvres s'inscrivent parfaitement dans l'apostolat missionnaire. Elles véhiculent cependant des valeurs (entraide, générosité) et proposent les moyens de les mettre en pratique. Par leur exemple, les missionnaires espèrent promouvoir une société nouvelle, guidée par des principes chrétiens.

### *Moraliser la société*

Moraliser la société implique d'y diffuser de saines valeurs. Dans cette perspective, les missionnaires latins accordent beaucoup d'importance à la femme pour faire pénétrer au cœur des foyers les normes qui sont les leurs. Ils s'efforcent aussi, grâce à leurs congrégations, d'encadrer et de guider les populations.

L'école congréganiste ne vise pas seulement transmettre des connaissances aux élèves, elle s'emploie aussi et même avant tout à leur inculquer des valeurs. Les occasions en sont multiples, tant les manuel suivis ou les examens donnés mélangent les deux domaines. La retraite suivie en début d'année en offre une et non des moindres. En 1905-1906, alors que l'année scolaire commence au collège d'Antoura, le P. Sarloutte, qui a gardé de son passé militaire un style martial met les élèves en garde contre le sensualisme, cette « pente fleurie où l'on s'amuse et qui mène lentement mais sûrement à l'abîme », et les exhorte à l'obéissance : votre vie « est une vie d'obéissance », car « l'homme d'obéissance est un homme de victoires »<sup>89</sup>.

Mais selon une idée répandue en France, où la pratique masculine diminue globalement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, « c'est surtout aux mères qu'appartient le rôle de former les enfants à la piété, à la crainte de Dieu et aux mœurs chrétiennes »<sup>90</sup>. La place qu'occupe la femme dans la stratégie des missionnaires latins fait des congrégations féminines des auxiliaires indispensables. En 1881, le P. Tardy, sj, loue les services que rend la Congrégation des Saints Cœurs de Jésus et de Marie,

« auprès des femmes et des filles, leurs anciennes élèves. Une parole de leur part est toujours bien reçue et en somme plus efficace (que celle du prêtre) . Elles ont autorité sur les mères et les enfants, et sont comme les directrices nées des congrégations et des retraites. S'agit-il d'instruire une grande personne, d'initier sans bruit une catéchumène aux enseignements de notre sainte religion, de la préparer à recevoir la grâce du baptême, elles ont pour cela grâce d'état »<sup>91</sup>

Par leur intermédiaire, les missionnaires prétendent aussi atteindre les hommes adultes. A Alep dans les années 1870, le P. Normand se réjouit des résultats obtenus par l'instruction des femmes :

« Aux veillées dangereuses, on a vu dans un grand nombre de maison, succéder les pieuses lectures, les conversations religieuses et les prières faites en commun. Plus d'un père, plus d'un frère doivent à cet heureux changement de se trouver actuellement éclairés de la vraie lumière, et d'avoir déposé le fardeau de tous leurs

<sup>88</sup> « Echos de nos missions d'Orient », *BOEO*, janvier-février 1915, p. 322.

<sup>89</sup> AL, Beyrouth, Retraite prêchée aux élèves du collège d'Antoura pour l'année scolaire 1905-1906

<sup>90</sup> « lettre de F.Charles, capucin, préfet apostolique », *BOEO*, septembre 1878, p. 397.

<sup>91</sup> Lettre du P. Tardy, 13 novembre 1881, cité par JALABERT H, *La congrégation...* op.cit, p. 82

péchés. Leurs prédicantes sont très capables de leur communiquer la saine doctrine car outre la catéchisme qu'elles apprennent par cœur, elles entendent l'explication faite par nous, le mardi, le jeudi, et le dimanche »<sup>92</sup>

L'explication est donnée par un Père jésuite, mais dans les locaux des sœurs des Saints Cœurs : cet apostolat est réservé aux congrégations féminines, mais les ordres masculins gardent le monopole de l'instruction à dispenser.

L'influence de la femme ne se borne pas aux seules limites du domaine religieux. L'instruction profane qu'elles reçoivent doit contribuer à « une amélioration notable de la société », écrit le P. Rémy, capucin, pour soutenir les projets de fondations des sœurs de Besançon. Car,

« l'enseignement ménager n'a pas pour but d'apprendre à coudre, laver, repasser, cuisiner, raccommoder, nettoyer, il se sert de tout cela pour apprendre à réfléchir, pour introduire dans l'esprit des élèves des idées d'ordre et de prévoyance. Ce n'est pas seulement une collection de recettes et de procédés, c'est une philosophie de la femme au foyer familial et domestique »<sup>93</sup>.

Aux filles des milieux les plus aisées, on inculque aussi les vertus de la charité chrétienne. A Damas, elles sont invitées à prendre part à l'œuvre des jeunes économes,

« dont le but principal est de s'occuper du vestiaire des pauvres. Au commencement de l'année scolaire, l'œuvre fait une distribution de vêtements aux enfants indigents. Pour la fête de Pâque, c'est au tour des parents. Tous ces vêtements sont confectionnés par les jeunes économes qui se réunissent à cet effet chaque mardi »<sup>94</sup>.

Les Filles de la Charité, qui supervisent l'œuvre à Damas, avaient déjà mis sur pied dès 1856 une association similaire à Beyrouth, l'association des Dames de la Charité<sup>95</sup>. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, celles qui travaillent dans ces lieux de perdition que sont les usines, bénéficient aussi d'un encadrement religieux. Dans les années 1850, les sœurs des Saints Cœurs surveillent l'atelier et le dortoir de la filature sise à Chébanié et dirigée par A. Ferrier<sup>96</sup>. Le soir elles leur donnent une instruction religieuse. Cinquante ans plus tard, les sœurs de Besançon remplissent un office similaire dans les locaux de la filature de la maison Guérin au Krey<sup>97</sup>.

Autres formes d'encadrement, les congrégations que les fidèles sont invitées à rejoindre, chacun selon son âge, son sexe et sa catégorie sociale. En 1873, les petites filles scolarisées par les Filles de la Charité sont rassemblées dans les congrégations de Marie. Le dimanche,

« après la Sainte Messe, on leur fait une petite instruction, elles récitent l'office, puis se récréent sous les yeux de la Sœur qu'elles tiennent au courant de tous leurs petits ennuis et qui leur donne en échange de bons conseils »<sup>98</sup>.

Au début du siècle les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition mettent sur pied une « ligue des vaillantes », où sont reçues les élèves qui l'ont « mérité par leur conduite et leur travail » et dont le but est de « former la volonté et le caractère des enfants si portés à la paresse et à l'inconstance ». Chaque vaillante doit avoir « chaque jour matin et soir », « un

<sup>92</sup> « lettre du P. Normand, sj, à Mme la Supérieure Générale du Sacré Cœur », Beyrouth, 15 mars 1878, *BOEO*, septembre 1878, p. 390.

<sup>93</sup> Lettre du P. Rémy, Beyrouth, 21 novembre 1908, citée par TISSOT Florent, op. cit. p. 32

<sup>94</sup> « lettre de Sœur Marie, fille de la Charité, supérieure de la maison Saint Joseph à Damas, 9 novembre 1886 », *BOEO*, janvier 1887, p. 15-17.

<sup>95</sup> *Les filles de la charité au Proche-Orient, historique de la Province 1844-1999*, vol1, 1844-1951, 192 pages, p. 19.

<sup>96</sup> JALABERT H, *La congrégation ...* op.cit, p. 42

<sup>97</sup> TISSOT, op. cit.

<sup>98</sup> « Rapport de la Révérende Sœur Gélas, supérieure de la Miséricorde de Beyrouth, 20 mars 1873 », *BOEO*, septembre 1873, p. 177-183.



rendez-vous expiatoire dans le S.C de Jésus, c'est-à-dire quelques instants de recueillement où l'on offre à Dieu en réparation les souffrances et l'amour du S.C ainsi que ses propres pénitences à celle de toutes les associées ». Chaque mois, on tire au sort un numéro

« qui indiquera le jour d'expiation de chaque associée. Ce jour là l'enfant qui aura le privilège d'être la consolatrice du Cœur de Jésus, communiera, fera une visite au Saint-Sacrement, et quelques actes positifs de mortification ou d'expiation. Par exemple : se priver de quelque gourmandise, jouer avec une compagne antipathique, faire le sacrifice de quelques centimes en faveur des pauvres, enseigner la leçon à une compagne, etc, etc »<sup>99</sup>

Les femmes font partie de la congrégation de la Bonne Mort. A Jezzine dans les années 1870, les institutrices Sœurs de Saint Joseph rassemblent les femmes tous les soirs, avec elles,

« elles font une pieuse lecture sur les gloires de Marie, sur la préparation de la Mort, suivie d'une petite explication sur ce qu'on a lu. Elles font aussi un peu de catéchisme. Ensuite, elles disent le chapelet, et finissent cette petite cérémonie par le champ des litanies de la Très Sainte Vierge »<sup>100</sup>.

Les hommes sont aussi séparés selon leur âge et leur catégorie sociale. En 1863, les trois congrégations masculines des jésuites s'adressent respectivement aux « Messieurs de la ville et [...] négociants », aux « jeunes gens plus respectables », et enfin aux « ouvriers »<sup>101</sup>. A la fin du siècle leur offre s'est encore diversifiée puisqu'outre la congrégation de la Bonne Mort « pour les femmes et les filles du peuple », fondée dans les années 1850, ils dirigent une réunion du Sacré Cœur « pour les Dames et demoiselles »<sup>102</sup>. L'organisation peut varier selon la date, les lieux et les congrégations. Malgré ces différences, l'adhésion à l'une ou l'autre de ces associations impose à l'impétrant des conditions similaires : récitation de prière, assistance aux instructions et aux cérémonies, solidarité avec les autres congréganistes. En 1863, le P.Fiorovich fonde à Beyrouth la congrégation Notre-Dame des Sept douleurs pour les petits métiers de la ville. Ses membres s'engagent à réciter chaque jour le Credo, quatre fois le Pater et l'Ave, avec des invocations au Cœur de Jésus, au Cœur de Marie et à ses saints protecteurs. Ils doivent de surcroît être fidèles aux réunions le dimanche, entendre la parole de Dieu, prier et chanter avec leurs frères, et, le vendredi, suivre Marie aux diverses stations du calvaire ; enfin, assister aux 2 retraites annuelles. Avant d'être admis, l'impétrant doit faire sa confession générale, et par la suite (il) est invité à recevoir ce sacrement tous les mois ou toutes les semaines<sup>103</sup>. L'organisation de la congrégation repose sur des inspecteurs (*wakîl*), au nombre de quatre par quartier. Ces derniers sont chargés d'empêcher les autres congréganistes d'envoyer leurs enfants à l'école protestante, de pacifier les différends qui pourraient survenir, de visiter les malades, de porter l'aumône aux nécessiteux. La création de charges honorifiques, la mise sur pied d'une fanfare, l'organisation de pèlerinage aux Lieux Saints ont favorisé l'expansion de l'œuvre. En 1898, elle compte 2000 membres<sup>104</sup>. Par le biais de ces congrégations, les missionnaires encadrent les populations catholiques. Les confidences des petites filles les font pénétrer dans l'intimité des foyers, les récompenses promises favorisent l'émulation entre les « vaillantes », tandis que les inspecteurs du P. Fiorovich régulent la vie de quartier et donnent l'alarme au moindre faux-pas d'un des membres. A travers ces associations pieuses, les missionnaires exercent une véritable

<sup>99</sup> ASJA, Historique de la maison de Beyrouth, 1907

<sup>100</sup> « Les sœurs de Saint Joseph de l'Apparition en 1870-71, rapport de la T.R. Mère Emilie Julien, » *BOEO*, mars 1872, p. 278-283

<sup>101</sup> ARSI, Syr 1004, II, 26, Lettre du P. Canuti au P. Beckx, Beyrouth, le 23 décembre 1863

<sup>102</sup> JULLIEN Michel s.j., *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie* (1831-1895), 1899, Delhomme et Briguet, Paris, Lyon, 2 volumes, vol. II, Chap. 9

<sup>103</sup> *Lettres de Fourvières*, 1898-1899, Notice nécrologique du P. Jean Fiorovich,.

<sup>104</sup> *Ibid.*, et JULLIEN, op.cit.

surveillance de leurs ouailles. Ils imposent à leurs fidèles de mener une vie guidée par les principes de la charité chrétienne et encouragent une meilleure pratique des sacrements.

Les publications missionnaires visent aussi à l'édification des fidèles. Depuis les années 1850, les jésuites disposent d'une imprimerie qui fournit aux missionnaires des ouvrages pieux et des manuels scolaires et leur permet de lutter contre les « feuilles » protestantes. Depuis 1870, un journal en arabe sort de leurs presses chaque semaine, *Le Concile du Vatican*, destiné à répondre aux « menées protestantes » dont « les imprimés jettent de l'inquiétude dans les esprits au sujet du Concile »<sup>105</sup>. Devenu le *Béchar* huit mois plus tard, le journal des jésuites continuera de polémiquer avec les protestants.

Ce tableau rapide des œuvres missionnaires laisse peu de place à l'exercice du « saint ministère ». En définitive, les écrits missionnaires s'en font relativement peu l'écho. Peut-être parce qu'il offre moins de matière à des récits édifiants. Sans doute aussi occupe-t-il relativement peu de place au sein des œuvres missionnaires. Dans ce domaine, les religieux latins en peuvent en effet ignorer les prérogatives du clergé catholique local, très sourcilieux à leur égard. Ce n'est en définitive que lors des missions dans les villages, qu'ils peuvent agir en liberté.

### ***La distribution des sacrements, résidence et missions***

Dans les églises de leurs résidences, les religieux latins disent la messe, ou la font dire par des prêtres de leur connaissance pour les fidèles des autres rites. Ainsi à Beyrouth, dans les années 1880, la nouvelle église bâtie par les lazaristes,

« devint rapidement une véritable paroisse non seulement pour les sœurs, leurs enfants et leur personnel, mais encore pour toutes les familles chrétiennes du quartier. Il fallut y assurer la messe et les offices régulier des dimanches et des fêtes, et même en semaine avec toutes les associations et congrégations pieuses que comporte la vie paroissiale »<sup>106</sup>.

Si les missionnaires acceptent de se plier à certaines pratiques locales (usage de l'arabe et de l'encens), leur ministère paroissial est marqué du sceau de l'église latine. Pâques, la fête du Saint Sacrement, la Toussaint et Noël sont les principaux temps forts du calendrier qu'ils suivent. Il célèbrent aussi parfois des fêtes propres à leur ordre. Ainsi, dans le séminaire collège de Ghazir, Saint Louis de Gonzague est fêté avec solennité le 21 juin. De nouvelles pratiques sont ainsi introduites comme le mois de Marie ou encore la Fête-Dieu. A cette occasion des processions imposantes par leur ordre et leur ampleur investissent les rues du quartier. La communion est fréquente : en 1876, le P. Fiorovich sj, qui accompagne des pèlerins à Jérusalem la distribue neuf fois en dix-huit jours<sup>107</sup>. Avec la confession, elle est le seul sacrement que peuvent dispenser les latins quand la *communio in ritibus* ne s'y oppose pas. Pour les fidèles qui communient *in fermentato*, les missionnaires ont recours à des prêtres des Eglises orientales. Les sacrements du baptême et du mariage sont quasiment absents de leurs récits : ils relèvent davantage de la compétence du clergé local.

Les missions dans les villages étendent le rayonnement des pères au-delà du quartier de leur résidence, voire même plus loin, dans des régions que sinon ils délaissent, comme le *bilad bichara* (actuel Liban Sud), ou le Hauran<sup>108</sup>. Elles durent plus ou moins

<sup>105</sup> ARSI, Syr, 1005, VI, 2, lettre du P. A. Monnot, au P. S. Gaillard, Beyrouth, le 1<sup>er</sup> janvier 1870.

<sup>106</sup> CORCKET Pierre, *Les lazaristes et les filles de la charité au Proche-Orient*, op. cit. p. 263

<sup>107</sup> « relation du P. Fiorovich », *BOEO*, 1875, p. 125-127

<sup>108</sup> Après plusieurs années de missions régulières dans cette région au sud de Damas, les jésuites finissent par s'y établir en 1884. Faute de soutien de la part du gouvernement français, la résidence est rapidement abandonnée.

longtemps selon les lieux, et suivant la communauté qui l'organise. Dans les années 1850, les jésuites rayonnent à partir de leur résidence de Zahlé, de Ghazir ou de Beyrouth. Chaque dimanche, un père, accompagné d'un ou plusieurs enfants de l'école, se rend dans un village environnant pour « instruire les populations »<sup>109</sup>, et distribuer les sacrements. Pendant que les enfants enseignent le catéchisme à ceux du village, le prêtre prêche, instruit les adultes et confesse. A Zahlé, avant 1860, le P. Riccadonna a mis sur pied un groupe de petits missionnaires, garçons et filles, auxquels il apprend dans la semaine le catéchisme qu'ils auront à enseigner le dimanche. Cette organisation lui permet d'instruire une population plus nombreuse. Elle prépare les villageois à la visite du Père qui se rend chaque dimanche dans un village différent pour écouter les confessions. Les missions dans le Hauran se déroulent selon un schéma légèrement différent. Les pères partent pendant un mois ou plus et restent plusieurs jours dans le même village. Ils confessent la population et disent la messe. Les lazaristes ont aussi pratiqué cette forme d'apostolat dans les environs de Tripoli. A la fin du siècle, ces missions ont toujours lieu, elles durent de un mois à un mois et demi,

« Les missionnaires emportent tout avec eux afin de n'être à charge à personne, pas même au curé de village qu'ils vont évangéliser. Un domestique ou un frère coadjuteur, avec un attirail de cuisine, qui consiste en une marmite, une poêle et un petit fourneau, des provisions de bouche et des objets indispensables pour meubler une pauvre chambre, suivent les Missionnaires. Arrivé dans un village, on loue une maisonnette, le plus près possible de l'Eglise, on charge une bonne femme, ordinairement une des plus pauvres de la localité, d'apporter de l'eau, de faire le pain, de laver le linge ; puis l'on commence aussitôt les exercices de la Mission. [...] Les Missionnaires ne quittent, en effet, le village, que lorsque tout le monde a fait sa confession générale, a appris les prières, réglé les affaires temporelles qui ont pu être une cause de haine et de division, et qu'on a fait faire solennellement la première communion aux garçons et aux filles, qui ont atteint l'âge voulu pour cette grande action. On termine la Mission en établissant la Confrérie de la Charité, et en donnant les scapulaires du Mont Carmel, de la Passion et de l'Immaculée Conception à tous ces bons villageois et villageoises qui ont été si heureux de faire les exercices spirituels »<sup>110</sup>

Ces tournées apostoliques sont inspirées des missions « de l'intérieur » données en France. Elles requièrent des missionnaires endurants, prêts à supporter la fatigue du voyage et l'inconfort du logement chez l'habitant. Elles exigent de surcroît que ces pères maîtrisent suffisamment l'arabe pour se faire entendre des populations. De ce fait, les missionnaires *excurrens* ne sont pas toujours très nombreux et peinent à s'imposer face aux tenants d'un apostolat plus sédentaire. Ainsi au sein de la mission jésuite, en 1860,

« il y a [...], deux partis différents. Les uns tiennent plus au séminaire et à quelques résidences comme Beyrouth et Bikfaya et estimeraient peu le reste ; les autres accordent leur principale affection à l'œuvre des missions »<sup>111</sup>.

Quelques années plus tard, l'auteur de ces lignes, alors supérieur de la mission jésuite de Syrie, dénonce l'importance prise par le courant sédentaire aux dépens du second :

« . On a fondé des écoles, on a établi des congrégations, on a créé des centres d'action, on s'y est fixé, attaché [...] Si la haute direction du supérieur majeur n'imprime pas un autre mouvement et ne rend pas à la mission son vrai caractère et au missionnaire sa principale occupation, l'œuvre des missions substituée au ministère non actuellement nécessaire des résidences »<sup>112</sup>.

<sup>109</sup> ARSI, Syr 1003, X, 2, Lettre du P. Badour au P. Beckx, Beyrouth, 3 septembre 1853

<sup>110</sup> AL, Lettre du P. Clément, prêtre de la mission à M. A. Fiat, supérieur général, Tripoli, 15 août 1899, *Annales de la congrégation de la mission*, 1900, vol. 65, p. 78-79

<sup>111</sup> ARSI, Syr 1004, I, 2, lettre du P. Gautrelet au P. Beckx, Lyon, 21 octobre 1860

<sup>112</sup> ARSI, Syr 1004, III, 22, Lettre du P. Gautrelet au P. Beckx, Beyrouth, 29 septembre 1867

Chez les jésuites, mais aussi chez les lazaristes, l'œuvre des missions a souffert de manque de personnel et de motivation<sup>113</sup>. Si elle n'a jamais été complètement abandonnée, elle s'exerce de façon intermittente, et n'a pas le caractère systématique de la fondation des écoles. Tout dépend du personnel des différents maisons, de la présence ou non d'un religieux rompu à ce genre d'apostolat et de la liberté que lui laisse son supérieur.

Après la Première Guerre mondiale, les congrégations féminines se lancent elles aussi dans les missions. Jusque-là cette tâche était dévolue aux maîtresses d'écoles, « véritables apôtres » dans leur village<sup>114</sup>. En 1926,

« chaque dimanche, deux sœurs [de Saint Joseph de l'Apparition] se rendent à l'Anaye, faubourg de Saïda ; à leur arrivée, on sonne la cloche, aussitôt, petits et grands se réunissent en plein air. Comme au temps de Notre-Seigneur les sœurs sont assises sous un olivier, une vingtaine d'enfants à leurs pieds, autant de grandes personnes, mamans avec leurs bébés, jeunes gens et vieillards un peu plus loin, et l'instruction commence ; tous écoutent avec attention, et sept fillettes ont fait leur première communion le jour de Pâques »<sup>115</sup>.

Dans les années 1950, les sœurs de la Charité de Besançon effectuent elles aussi des tournées apostoliques, notamment dans le Hauran<sup>116</sup>.

Missions, imprimerie, congrégations, orphelinats, hôpitaux, écoles, universités, séminaires, toutes ces oeuvres semblent tendues vers le même but : former, en Orient, les cadres d'une « civilisation chrétienne ».

Au XIX<sup>e</sup> siècles, les missions latines reprennent la route de l'Orient. Au début des années 1830, les anciens ordres renouent avec leur tradition missionnaire. Cet élan, fruit de la restauration de l'Eglise au terme de la période révolutionnaire, prend véritablement son essor après 1860 quand de nouveaux instituts créés au XIX<sup>e</sup> siècle les rejoignent. Bénéficiant alors de moyens humains et financiers considérables et de circonstances favorables, les congrégations multiplient les fondations près des catholiques orientaux. La Première Guerre mondiale sonne le glas de cette période d'expansion. A leur retour après quatre années d'absence, les missionnaires latins veulent voir dans la domination française le premier pas d'une reconquête chrétienne de la Syrie. Leurs œuvres, encore florissantes, dissimulent la stagnation de leurs effectifs, leur précarité financière et les tiraillements qui se font jour avec la puissance mandataire.

Durant tout ce long siècle, les missionnaires se fixent pour objectif d'affermir les Eglises orientales catholiques pour qu'elles résistent aux assauts du protestantisme et des erreurs modernes. Il entre ainsi dans un projet plus vaste, auxquels les missionnaires ne font cependant pas nécessairement référence : l'union de l'Eglise et l'éventuelle conversion des musulmans.

La lecture que font les missionnaires du projet d'union place l'école au centre de la mission. L'instruction qu'elle dispense doit affermir les catholiques dans leur foi et les préserver de l'erreur véhiculée par les protestants ou l'influence européenne. Elle dissipe l'ignorance et les préjugés, et aplanit la voie de l'union des schismatiques, elle suscite l'intérêt des musulmans qu'il sera peut-être un jour possible de convertir. Plus étoffé, plus stable, et mieux organisé qu'à l'époque moderne, le réseau scolaire missionnaire s'adresse à différents publics : il forme des prêtres instruits et zélés ; de ses écoles et collèges sortent de

<sup>113</sup> En 1894, le procureur général de la congrégation des lazaristes écrit, « on nous demande pour les missions dans les villages, mais tant que nous ne serons pas plus nombreux, il sera impossible d'y aller ». *Annales LX*, 1895, Rapport de M. Bettembourg, p. 407 ss, cité par CORCKET op.cit. p. 270

<sup>114</sup> « rapport de la révérende sœur Gélas, supérieure de la Miséricorde de Beyrouth, 20 mars 1873 », *BOEO*, septembre 1873, p. 179

<sup>115</sup> « lettre de la Très Révérende Mère Le Bouffo, supérieure générale des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition à Mgr Lagier, Marseille, 25 mai 1926 », *BOEO*, juin 1926, p. 74-80, p. 80

<sup>116</sup> TISSOT, op. cit.

bons chrétiens, exerçant des professions à la mesure de leur talent et de leur rang, et auxquels les écoles de filles donnent des femmes à l'instruction chrétienne solide, préparées pour devenir « âmes et reines du foyer »<sup>117</sup> familial. Les missionnaires les assistent en cas de crise, prodiguent des secours à leur pauvre et soignent leurs malades. Ils leur fournissent en outre de saines lectures, bons livres et bonne presse, imprimés dans les ateliers de la Compagnie de Jésus, tandis que l'exercice du « saint ministère », les missions dans les campagnes, et les congrégations leur livrent l'accès des âmes et des cœurs.

Grâce à leurs œuvres, les religieux latins renforcent l'encadrement clérical des populations, comme si à l'heure de la sécularisation des sociétés occidentales, ils aspiraient à recréer dans la Délégation apostolique de Syrie, si proche de la Terre Sainte, une chrétienté idéale.

## Bibliographie

### *Histoire des missions latines*

*Emilie de Vialar, fondatrice de la congrégation des Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, souvenirs et documents*, 1901, Marseille, Imprimerie de l'oratoire Saint Léon, 607 pages

*Les Filles de la Charité au Proche-Orient, historique de la Province 1844-1999*, vol1, 1844-1951, 192 pages

*Les jésuites en Syrie 1831-1931*, l'Université Saint-Joseph, 1931, Paris, les éditions Dillen, 12 fascicules

BOCQUET Jérôme, « Gabriel Bounoure et les congrégations enseignantes », Actes du colloque *Gabriel Bounoure entre Culture et Politique*, 8-9 juin 2001, à paraître.

BOUWEN Frans, « Le cardinal Lavignerie et l'union entre les Eglises d'Orient et d'Occident », *Proche Orient Chrétien*, 42, 1992, p. 383-403

CORCKET Pierre, *Les Lazaristes et les filles de la charité au Proche-Orient, 1873-1983*, 1983, Beyrouth, 472 pages

DUCRUET Jean, sj, *Un siècle de coopération franco-libanaise au service des professions de la santé*, 1983, Beyrouth, Imprimerie catholique, 376 pages, p. 100

JALABERT H, *La congrégation des sœurs des saints-Cœurs de Jésus et de Marie, 1853-1953*, 1956, Beyrouth, 196 pages

JALABERT Henri s j, «La conquête missionnaire par l'influence intellectuelle. Le centenaire de la mission jésuite en Syrie», in *Revue d'Histoire des Missions*, pp. 331-336, 1931

KURI Sami, s.j, *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites, dar el-Machreq éditeurs, Beyrouth*, 1985, 1992 et 1996, 3 volumes

LESOURD Paul (dir), *Le monde missionnaire*, 1934, Paris, Desclée de Brouwers, 204 pages

LESOURD Paul, *Histoire des missions catholiques*, 1937, Paris, librairie de l'Arc, Paris, 491 pages

MICHEL P, « Les missions latines en Orient », in *Revue de l'Orient chrétien*, supplément trimestriel, 1896, pp.91-137 ; 1897, p. 94-119 et p.176-218 ;

TISSOT Florent, *Présence missionnaire française et stratégies communautaires des chrétiens catholiques d'Orient à travers l'étude de l'apostolat des sœurs de la charité de Besançon au Liban et en Syrie de 1904 aux années cinquante*, mémoire de DEA préparé sous la direction de Sossie ANDEZIAN, André MARY et Isabelle MERLE, EHESS, Centre de la Vieille Charité, Marseille, septembre 1997, 77 pages

VERDEIL Chantal, *Les débuts de la seconde mission de la Compagnie de Jésus en Syrie*, Mémoire de DEA préparé sous la direction de M. le P. J-M. MAYEUR, Université Paris IV Sorbonne, juin 1997, 119 pages

---

<sup>117</sup> TISSOT Florent, op. cit. p. 33

VILLENEUVE H, « Les Ecoles françaises et étrangères en Syrie », dans *Revue des Universités du Midi*, nouvelle série des *Annales de la faculté de lettres de Bordeaux*, tome III, N° 2, avril-juin 1897, p. 206-240

WERNER O ; s.j, *Atlas des missions catholiques, vingt cartes teintées, avec texte explicatif*, traduit de l'allemand, revu et augmenté par GOFFNIER Valérien, 1886, Fribourg en Brisgau, B. Herder libraire-éditeur

#### *Histoire des chrétiens d'Orient,*

COURBAYE Youssef, et FARGUES Philippe *Chrétiens et juifs dans l'Islam arabe et turc*, première édition 1992, Payot et Rivages, Paris, 1997, 345 pages

HAJJAR Joseph P, « Les Eglises orientales catholiques » dans AUBERT R, KNOWLES M.D, ROGIER L.J,(dir), *Nouvelle histoire de l'Eglise*, tome 5, *L'Eglise dans le monde moderne (de 1848 à nos jours)*, 926 pages, p. 481-583

HEYBERGER Bernard, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, 1994, EFR, 665 pages

KHAIRALLAH Mounir P, *La formation du clergé séculier dans l'Eglise maronite contemporaine (1934-1974)*, préface de H.M. Legrand, 1993, Liban, Publication de l'Union apostolique du clergé, 455 pages.

MAYEUR-JAOUEN, « Les chrétiens d'Orient au XIXème siècle, un renouveau lourd de menaces » dans MAYEUR Jean-Marie, PIETRI Charles et Luce, VAUCHEZ André, VENARD Marc, (dir), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, tome 11, *Libéralisme, industrialisation, expansion européenne (1830-1914)*, 1995, Paris Desclée, 1172 pages. p.793-852.

#### *Histoire de l'Eglise de France*

CHOLVY Gérard, HILAIRE, Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*, 2000, Toulouse, Privat, 287 pages

LANGLOIS Claude, *Le catholicisme au féminin, Les congrégations française à supérieure générale au XIX° siècle*, 1984, Paris, Cerf, 776 pages

SACQUIN Michèle, *Entre Bossuet et Maurras, l'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, 1998, Paris, Ecole des chartes, 526 pages.

#### **Abréviations**

AFC : archives des Filles de la Charité, Reyfoun

AL : archives lazaristes (Paris, Beyrouth)

AMAE : archives du ministère des affaires étrangères

ARSI : archives romaines societatis Jesu

ALSI archives libanaises societatis Jesu

ASCPF : archives de la Sacrée Congrégation de Propaganda Fide

ASJA : Archives des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, Beyrouth

BOEO : Bulletin de l'œuvre des Ecoles d'Orient (Œuvres d'Orient après 1928)